LA BELLE
MOISSONNEUSE

Paris — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LA BELLE

MOISSONNEUSE

PAR

J. DE SAINT-FÉLIX

III

PARIS

LOUIS CHAPPE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE HYP. SOUVERAIN

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

—

1859

femme écoutait la tête basse.

étincelant m'observer avec curiosité.

Je les suivis

I

Un fil de soie.

SUITE.

Le télégraphe électrique est certainement une des plus utiles inventions de notre époque ; mais, n'en déplaise à MM. de l'Académie des sciences et à MM. du génie civil, le fil de soie, le fil sympathique de Sylvanie et de la belle inconnue avait devancé cet agent conducteur

de fluides et il le dépassait de bien loin comme supériorité de rapport et d'intelligence.

Par le fil de fer électrique que transmet-on d'un point à un autre? de misérables dépêches concernant la politique, la bourse ou la police!... grand Dieu! tandis que le fil de soie, touché à chaque extrémité par deux nobles jeunes filles, n'était-il pas l'agent des plus adorables émotions, le lien sympathique de deux âmes s'ignorant entre elles encore, mais attirées l'une vers l'autre et à leur insu même par la grâce, la pureté et l'élévation, ce triple aimant d'une divine essence.

La matinée fut riante et douce pour la pauvre ouvrière abandonnée.

La sérénité et l'espoir revenaient par émanations dans l'âme de Sylvanie.

A ses yeux le jour était plus beau, les fleurs plus colorées, et plus odorantes ; le chant de la fauvette plus harmonieux à ses oreilles.

Quant à son appartement, elle ne le trouvait plus solitaire ; elle consentait avec joie à y passer sa vie.

Ce fut dans cet oubli du présent, dans cette insouciance de l'avenir, dans cet enchantement de l'esprit et du cœur, ce

fut dans ce moment de suprême émotion, de poésie et de rêverie, ce fut dans ce moment là qu'un coup de sonnette brutal, sec, méchant, impitoyable, retentit dans l'appartement et fit tressaillir la jeune fille.

Devait-elle ouvrir? Elle hésitait, c'était chasser son rêve, le tuer peut-être ; et ce rêve était si beau, lui, venu jusqu'à elle du milieu des fleurs et sous les traits de la plus noble amitié.

Elle hésitait.

Un second coup, plus violent que le premier, fit hurler la sonnette et prouva par le mouvement même du ressort que

le ruban bleu de ciel servant de cordon à la porte venait d'être cassé.

La colère gagna le cœur de Sylvanie. Elle ouvrit brusquement la porte et se présenta sur le seuil, l'œil étincelant et les narines gonflées d'indignation.

Un homme était là, tenant à la main le ruban de soie qu'il venait d'arracher par sa brutalité.

— Pardon, dit-il, ce cordon ne tenait pas, mademoiselle.

— Il était solide, monsieur, reprit-elle, mais votre grossièreté est plus robuste encore.

— Comment ! dit l'inconnu sans oser faire un pas en avant, pour premières paroles, vous m'adressez des injures?

— Et que venez-vous cherchez ici, monsieur? qui êtes-vous? que me voulez-vous? Je vous préviens qu'on n'entre pas chez moi facilement. Si vous avez à me parler, dites, j'écoute.

— Fort bien, mademoiselle, reprit l'homme inconnu et vêtu de noir des pieds à la tête. Fort bien! je n'entrerai pas aujourd'hui, cela est vrai; je n'en ai pas le droit. Mais dans quelques jours peut-être...

Sylvanie le regarda avec un dédain mêlé de fureur.

— Diable ! dit-il, nous sommes fière. Voyons, mademoiselle, ajouta-t-il en fouillant un large et fort sale portefeuille qu'il avait tiré de sa poche, voyons : pouvez-vous me payer aujourd'hui, à l'instant même, la somme de deux cent cinquante francs, montant de cet effet souscrit par vous il y a deux mois à la dame Richard?.. Vous vous nommez bien Sylvanie, n'est-ce pas ? cette signature est bien la vôtre?.. La dame Richard, il y a deux mois, vous procura bien ce logement que vous avez meublé de vos deniers, mais qui n'était pas disponible et dont le locataire exigea une indemnité pour sortir à l'instant et vous

céder l'appartement qui vous convenait? Tout cela vous est bien présent? La dame Richard fournit les fonds, paya l'indemnité de deux cents cinquante francs au locataire sortant ; mais la dame Richard, ne pouvant rester à découvert, vous pria de lui souscrire un effet qui devait être sa garantie. Et cet effet vous le souscrivîtes, et le voici. Il est échu depuis ce matin. Deux cent cinquante francs ! Voulez-vous me les remettre, mademoiselle, contre cet effet que je vous rendrai en échange? Vous ne me répondez pas?..

Étonnée, immobile sur le seuil de la porte comme une statue de marbre, le

regard fixe et cherchant à rappeler ses souvenirs, la belle ouvrière n'avait pas une parole à pouvoir prononcer devant cet homme dont l'ignoble visage, la tournure commune, les grosses mains, le regard faux, la bouche féroce et large et le sourire équivoque la pétrifiaient, pauvre enfant qu'elle était !

— Vous n'avez pas les fonds ? répéta l'homme impitoyable. Alors protêt, mademoiselle, protêt, jugement et saisie. J'en suis bien fâché, mais l'effet est une lettre de change souscrite en bonne forme... Les meubles sont neufs, dit-on, nous les saisissons ; mais si cela ne suffisait, nous obtiendrions prise de corps.

Eh! eh! prise de corps! Diable! avec vous, mademoiselle, ce serait une bonne aubaine! Eh! eh!.. vous n'avez donc pas les fonds?.. Je me retire. Oh! eh!... prise de corps, par Dieu!.. fichtre! la prise serait belle et agréable. Salut, mademoiselle.

Portant alors la main à son chapeau et jetant dans l'antichambre le ruban de soie bleue qu'il avait arraché, l'homme noir se hâta de redescendre l'escalier dont les marches de bois craquaient sous ses gros souliers.

— Monsieur! s'écria Sylvanie à qui la mémoire et la vie revenaient tout à coup. Votre nom, s'il vous plait?

— Mon nom, reprit l'homme, en s'arrêtant au sixème degré .. mais mon nom ne fait rien à la chose. Avez-vous les fonds ?.. Je remonte.

— Non, monsieur, dit Sylvanie. Mais, au nom du ciel, dites-moi votre nom et donnez-moi votre adresse.

— Ah ! vous voulez envoyez les fonds chez moi. Très-bien, mademoiselle. Je vous préviens seulement qu'il faut que les fonds me soient apportés avant midi, deux cent cinquante francs et trois francs cinquante pour la course. L'effet est échu. Je serais obligé de l'envoyer à l'enregistrement, et alors, dam ! il suivrait son cours...

— Votre nom et votre adresse, monsieur, je vous en supplie...

— Oh ! pardieu ! ma belle demoiselle, on ne peut vous refuser cela, reprit-il avec un sourire atroce qui mettait à découvert toute une mâchoire ébréchée ; je me nomme Moufflard... rien que cela ! Je suis garde du commerce, pour vous servir, et attaché à l'étude de maître Dolosus, huissier audiencier au tribunal de première instance de la Seine, en l'étude duquel vous aurez la bonté de faire remettre les fonds avant midi. L'étude de l'huissier susdit est rue des Ours, 13, à quatre pas d'ici. Avec un cabriolet on y arrive tout droit de votre porte, et dans

trois quarts d'heure. Salut, mademoiselle ; à l'étude on sera charmé de vous voir... sinon protêt, jugement, saisie, prise de corps... Eh ! eh !...

Il descendait l'escalier en répétant ces derniers mots, qu'il accentuait et articulait avec une férocité de hyène, mêlant à ces ignobles menaces des ah ! ah ! des ricanements, des eh ! eh ! à faire bondir le cœur de l'être le plus impassible.

En restant dans son appartement, Sylvanie se sentit devenir folle de douleur, d'humiliation, de désespoir.

La malheureuse enfant en s'adressant

à mademoiselle Richard, à son arrivée à Paris, en entrant à tout hasard dans cet infernal magasin pour y demander de l'ouvrage, avait ignoré qu'elle tombait dans un piége infâme.

Séduite par de faux semblants de cordialité, par des prévenances les plus attrayantes par la grosse marchande, elle avait tout approuvé, s'était laissée guider en aveugle et avait *signé, approuvé* et *accepté* une lettre de change en bonne forme, et sans se douter de la moindre signification que pouvait avoir ce papier. Madame Richard prétendait avoir payé pour elle une *certaine* somme à un *certain* locataire, pour une *certaine* indemnité...

Hélas ! la Richard avait beau jeu avec un noble cœur et un esprit sans expérience, comme ceux de la pauvre jeune fille arrivée seule à Paris du fond de la Provence, du beau delta de la Camargue.

Sylvanie entrevoyait donc enfin l'avenir menaçant qui l'attendait.

Dans l'amertume de son cœur, elle commençait à déplorer ce funeste coup de tête auquel elle avait cédé en fuyant la ferme des Tamaris, cette terre de refuge, ce saint asile où elle avait passé les innocentes et les plus belles années de sa vie. Remontant alors en esprit toute l'échelle du passé, elle vit les sou-

venirs de son enfance et de sa florissante jeunesse revenir un à un, et glisser devant elle pour ainsi dire comme d'angéliques apparitions.

Les plus lointains arrivaient à tire-d'aile : à travers un brouillard lumineux elle entrevoyait là-bas, dans le fond du tableau, une habitation riante au milieu de la campagne, entourée de frais orangers et de sycomores ; un appartement élégant et riche ; un salon ovale pavé de marbre ; une grande table couverte de ces *joujous* charmants, le rêve féerique de l'enfance ; des corbeilles à ouvrage, des tissus de broderie à côté de grands vases de porcelaine japonaise et remplis

de fleurs ; une figure de femme douce et pâle, qui souvent se penchait vers elle et qui baisait son front et ses cheveux...

Elle ressaisissait par la pensée ces formes, ces couleurs, ces harmonies ; c'était une vision souriante, mais indéfinie, vague, transparente... c'était le passé de son premier âge, un passé confus, inexprimable, mais charmant.

Suivant le rêve pas à pas, elle se rappelait un voyage en voiture entrepris à travers de hautes montagnes ; des changements de sites, des fleuves nouveaux, des plaines traversées pour la première fois... et toujours la douce et pâle figure

de femme penchée sur elle et l'entourant de ses bras caressants; puis la vie devenant plus réelle, plus définie : une ferme, les Tamaris; une famille, Michel et Magdelon, devenant ses père et mère, et deux enfants belles et tendres qui l'appelaient ma sœur.

Mais la douce figure de femme était absente... Sylvanie ne la retrouvait plus dans le riant tableau domestique, comme si cette idéale figure se fût envolée vers le ciel.

Et à ces souvenirs vagues et lointains, et à ceux des années plus rapprochées et plus distinctes, elle sentait son cœur

se briser, et ses larmes coulaient abondantes et silencieuses.

Tout à coup, rappelée à la réalité effrayante du présent, elle tressaillit.

L'isolement, le danger, l'abandon, la misère, la maladie, le désespoir venaient tour à tour lui montrer leur visage amaigri, blême ou sanglant. Elle eut peur, et, se levant en jetant un cri, elle alla tomber à genoux dans un coin de sa chambre, devant une petite table au-dessus de laquelle était fixé au mur un crucifix.

— Ah ! mon Sauveur, dit-elle, prenez donc pitié de moi !

Ce cri de l'âme en détresse monta-t-il vers le ciel? Sylvanie n'en douta point, car, reprenant tout à coup une énergie nouvelle, elle se releva et courut à la fenêtre pour revoir le firmament, le brillant soleil, les nuages roses et dorés, la verdure du jardin.

En ce moment, quelques coups légers se firent entendre à la porte ; le cordon de sonnette n'avait pas encore été replacé.

Sylvanie ouvrit ; le concierge de la maison, l'honnête M. Germain, lui remit une lettre.

Après avoir remercié Germain du re-

gard, elle referma la porte soigneusement, et elle lut avec un battement de cœur inexprimable les lignes que voici :

« Sylvanie, vous êtes à Paris. Après des recherches inouies, j'ai découvert votre adresse. Le lendemain de votre fuite de Tamaris, je me rendis à la ferme; je trouvai votre famille dans un désespoir déchirant. A ma vue, Michel courut à son fusil... il voulait me tuer; il me croyait complice de votre fuite. Magdelon et vos sœurs se jetèrent entre nous. Je n'opposais aucune défense... j'aurais été heureux de mourir. Il ne me fut pas difficile de faire reconnaître mon innocence. La nouvelle de votre disparition

me navrait de douleur. Michel alors me serra entre ses bras, et nous pleurâmes ensemble. Vos sœurs et Magdelon jetaient des cris... Nous fûmes obligés de les consoler de notre mieux, et nous cherchâmes à les tromper en feignant de savoir ce que vous étiez devenue.

» Sylvanie, vous ne me devez aucune explication. Je n'ai pas le droit de vous en demander ; mais, connaissant la fierté de votre caractère et votre indomptable amour pour l'indépendance, je suis sûr que vous avez fui les Tamaris pour échapper aux sollicitations, peut-être, aux ordres impérieux et imprudents de Michel, qui voulait obtenir votre consen-

tement à un mariage des plus brillants; l'infâme Bouquetin ayant, à ce qu'il paraît, renoncé à ses prétentions en faveur de son *illustre* ami.

» Vous avez fui, hélas! pourquoi? Je ne puis me l'expliquer, car vous êtes douée d'une énergie peu commune, et vous étiez bien de force à résister à votre famille adoptive. Vous avez fui! Ce malheureux coup de tête ne pourrait être justifié que dans un seul cas; me devinez-vous? Dans le cas seulement où vous auriez eu au fond du cœur une passion cachée, fatale, indomptable... et pourtant! Ah! malheureux que je suis, si cette passion existe, c'est pour un au-

tre que pour celui-ci qui vous écrit ces lignes.

» Michel et moi résolûmes de découvrir le lieu de votre retraite. Nous nous mîmes à votre recherche, l'un d'un côté, moi du mien ; Tiberge, ce fidèle ami, d'un autre côté. Rien ! pas une trace de votre passage. Nul ne vous avait vue. Les voitures, les chevaux, les bateaux à vapeur, rien n'avait servi à votre fuite. On eût dit que vous aviez des ailes, ange malheureux et terrible que vous êtes !

» Cependant Michel, qui connaissait mieux que nous votre courage, votre énergie, votre tête exaltée, crut que vous

deviez avoir passé en pays étranger. Il traversa la Provence et prit la route d'Italie, par Nice et le chemin de la Corniche. Tiberge fut chargé de visiter les départements voisins en Languedoc. Quant à moi, cédant, après huit jours d'hésitation et de vaines recherches, à une inspiration qui me dominait, je pris la route de Paris.

» Je vous ai retrouvée. Hier seulement j'ai découvert votre retraite. Comment ? c'est chose inutile à dire ici. Maintenant, Sylvanie, je ne quitte plus vos traces ; dussiez-vous me haïr, m'écraser de votre indignation, de vos mépris même, tout m'est égal ; je vous suivrai... jusqu'au

moment où j'aurai de vous un aveu complet, sans restriction aucune, un aveu loyal. Personne ne comprend mieux que vous ce mot-là : loyal. Oui, il faut que je sache de vous-même, de votre bouche, s'il est vrai ou non que votre cœur s'est donné : il ne m'importe pas de savoir à qui. En ai-je le droit? Non, impitoyable que vous êtes ! mais je demande, j'exige un aveu. Dès ce moment-là, tout sera fini pour moi ; il ne me restera plus une illusion, pas une apparence d'espoir... Ce qui me restera, c'est la mission de vous protéger, de travailler jusqu'au dernier soupir à vous réunir, par un légitime mariage, à ce-

lui que vous aimez ; ce qui me restera ensuite, ce sera la consolation de mourir.

« Mais je parle comme si déjà j'avais la certitude que vous aimez. Je suis un fou peut-être, moi, qui connaîs votre indomptable fierté, votre passion effrénée pour l'indépendance, votre dureté de cœur. Vous n'aimez pas ; vous ne pouvez pas aimer. Eh bien ! dites-moi cela ; je le veux. Je ne veillerai pas moins sur vous, être fatal et adorable, qui désormais tenez ma vie entre vos mains.

» Adieu. Il est urgent que vous me receviez. Ne vous jouez pas avec le mal-

heur et le désespoir. Adieu, Sylvanie; répondez-moi.

» Olivier. »

Un *post-scriptum* indiquait une adresse à laquelle Sylvanie pouvait envoyer sa réponse dans les vingt-quatre heures. Le *post-scriptum* suppliait aussi la cruelle jeune fille de ne pas dépasser ce délai.

Dix minutes après la réception de la lettre d'Olivier, elle faisait jeter à la poste le billet que voici :

« Demain, samedi, entre deux et trois heures de l'après-midi, je vous recevrai. Quant aux questions qu'il vous plaira de

m'adresser, je ne prends aucun engagement d'y répondre.

» Adieu. L'avenir est entre les mains de Dieu seul, et Dieu est bon.

» SYLVANIE. »

II

Une Soirée chez Argine.

La lettre d'Olivier, cette lettre si aimante et si loyale, avait apporté un peu de calme dans l'âme de Sylvanie.

Au milieu de tant d'anxiétés, la pauvre enfant entrevoyait encore un rayon d'espoir.

Dans son isolement, deux pensées consolantes venaient relever son courage; deux symboles charmants lui parlaient d'amitié : un fil de soie et une lettre. Dieu ne donne pas au cœur humain plus de peines qu'il ne peut en porter! quel être malheureux n'a pas ses moments d'élans vers une idée riante?

C'est le point du ciel entrevu à travers l'étroite fenêtre de la prison; c'est le chant matinal de l'allouette succédant aux tempêtes de la nuit.

Surmontant ses terreurs du lendemain, ou plutôt les chassant à force de

volonté, Sylvanie reprit paisiblement ses travaux à l'aiguille, assise auprès de la fenêtre ouverte qui dominait le jardin.

Quant au fil de soie, il pendait toujours le long du mur.

Emblême mystérieux de sympathie et de protection, Sylvanie n'osait toucher à ce fidèle talisman ; elle le respectait, elle l'aimait, elle comptait sur lui, follement, peut-être, mais qu'importe?

Le soir arriva avec ses fraîcheurs bienfaisantes. Au loin on entendait le grand murmure de la ville reprenant la

vie après une journée de chaleur accablante.

Or, vers les neuf heures, l'hôtel situé à gauche de l'appartement de l'ouvrière, et séparé du jardin des dames inconnues par un mur, brilla tout à coup d'une clarté qui annonça une réception, une fête peut-être.

Oui, Argine donnait une soirée à ses amis, qui étaient fort nombreux, mais dont elle savait parfaitement distinguer l'élite en certaines occasions.

Oublions donc la chambrette de la belle ouvrière, et passons chez Argine.

Du réduit modeste et vertueux habité par le travail, à la demeure somptueuse de l'oisiveté, il n'y a qu'un pas, à Paris.

De ce côté du mur, la pauvreté, l'isolement, le chagrin fiévreux ; de ce côté-là, les joies, le luxe, les enivrements de la richesse... c'est l'histoire de presque toutes les maisons, dans les beaux quartiers de cette capitale de la civilisation.

L'hôtel que nous connaissons appartenait à Argine.

Elle l'avait acheté depuis près d'un an, et elle l'avait payé de ses deniers comptants.

La danse à l'Opéra fut de tous les temps le plus productif des arts : la danse à un certain degré, entendons-nous.

Mais, si la danseuse est belle, brillante de grâce, de distinction, d'intelligence, la fortune alors ne connaît plus de bornes ; elle verse toute la corne d'abondance aux pieds charmants et admirés qui font battre tant de cœurs.

Ni la poésie, ni le chant, ni la peinture n'auront jamais le succès de la danse au théâtre.

Pourquoi cela ?..

Permettez-moi de ne pas répondre. Mon silence, en cette occasion, sera fort éloquent.

Une soirée chez Argine était ordinairement un *gala* complet et du meilleur ton.

Concert, souper et bal, tel était le triple élément qui constituait les plaisirs de la nuit.

Il y avait là une part faite pour chacun, c'est-à-dire pour les yeux, le goût et les oreilles. De la musique à la table, de la table à la danse, la transition est normale, intelligente.

Argine le savait parfaitement.

Il était environ dix heures du soir, lorsqu'un coupé attelé de deux chevaux noirs, et de première race, s'arrêta devant un des magasins de modes de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Un homme en habit de bal sortit brusquement de la voiture et traversa rapidement la première pièce du magasin sans daigner jeter un coup d'œil aux jeunes personnes qui trônaient aux comptoirs. Il gagna un petit salon dans le fond de l'appartement, où il savait très-bien qu'on l'attendait.

Les demoiselles du magasin l'avaient parfaitement reconnu ; elles n'eurent garde de lui demander ce qu'il voulait et qui il demandait.

Cet homme était le duc de Candore, et la personne qui le reçut dans le salon écarté était madame Richard, propriétaire et directrice de l'établissement.

— Eh bien? dit le duc, en se jetant dans une causeuse, eh bien? madame Richard!

— Comme vous voilà beau! s'écria celle-ci, après avoir soigneusement

fermé la porte qui donnait sur le magasin.

— Bah ! reprit le duc. On soupe ce soir chez Argine.

— Et on y joue et on y danse ! ajouta la Richard. La chère petite !... J'ai vu cela grand comme une poupée.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? reprit le duc.

— Eh ! un moment. Est-il pressé ce charmant amoureux ! Si ; j'ai à vous dire...

— Quoi donc !

— Que tout va bien. Cela marche...

— Vrai, ma bonne madame Richard !...

— Vrai, foi d'honnête femme. Vous savez que je ne vous ai jamais manqué de parole.

— Ah ! dame Richard, vous me rendez la vie. J'ai envie de vous embrasser.

— Passez-vous cette envie, monsieur le duc, reprit la respectable Richard, en lui tendant les bras.

M. de Candore lui donna son chapeau et sa jolie petite canne ornée, au pommeau, d'un *pavé* de rubis.

— Posez cela sur une chaise et parlez-moi, reprit-il vivement. Vous l'avez vue, hier?

— Oui, monsieur le duc, et je lui ai parlé raison.

— Elle a accepté un protecteur. . elle comprend le danger de sa position?

— Elle comprend très-bien, et elle n'accepte rien.

— Comment!

— Pour toute réponse, elle m'a mise à la porte avec une insolence que la vertu seule peut donner.

— Et vous dites que tout va bien, que *cela marche* dame Richard ?...

— Certainement, monsieur le duc.

— Sacrebleu ! maugréa Candore; c'est un fier succès!

— Avez-vous peur d'être volé? demanda la Richard avec un sourire sardonique.

— Tenez, reprit le duc, qui grinçait des dents, tenez, voici vingt-cinq louis, cinq cents francs. Je les dépose sur la cheminée; ils sont à vous si vous me donnez une bonne nouvelle d'ici à dix

minutes. Voyez si je tiens à l'argent. Ah! fi donc, dame Richard!

— Monseigneur, reprit celle-ci avec une douceur respectueuse, je sais mieux que personne que vous êtes grand, généreux, magnifique... Eh bien! je vous annonce donc...

Elle se pencha vers le duc et lui parla à l'oreille pendant trois minutes. Le duc, seul assis sur la causeuse tandis que la grosse marchande, restée debout, lui parlait en secret, le duc de Candore devenait soucieux, regardait fixément ses pieds chaussés de bas de soie, se prenait le menton et paraissait attendre avec

anxiété la conclusion du récit de madame Richard.

— Vrai? s'écria-t-il tout à coup en relevant la tête et la regardant.

— Oui, monsieur, dit la marchande, la chose, nécessairement, forcément, doit avoir ce résultat. C'est moi qui vous le garantis. Que diable voulez-vous qu'elle devienne, ayant ses meubles saisis, congé donné par son propriétaire, et pas un écu vaillant dans sa poche?... Elle ne connaît pas un chat à Paris.

— Alors... se trouvant dans la rue... ajouta, en hésitant, M. de Candore.

— Elle sera trop heureuse de monter dans une voiture que lui offrira une dame comme il faut (une de mes élèves, bien entendu), et de recevoir l'hospitalité chez *madame la marquise*. Ah! ah!... le tour est joli! il est de ma façon... ah! ah!... répétait en riant la joviale madame Richard.

— Et cette marquise aura pour logement? demanda Candore.

— Votre hôtel, M. le duc.

— Bon! dit Candore. C'est assez bien trouvé! cela ressemble à une aventure de l'ancien régime. Madame Richard, vous lisez des romans-feuilletons?

— Moi ! dit la marchande, je n'en ai pas le temps... j'écris mes mémoires.

— Eh bien! reprit Candore, j'en retiens un exemplaire. En attendant, voici pour l'imprimeur. Continuez à écrire, et surtout à me servir. Tenez... ces vingt-cinq louis sont à vous. A la Bourse, on appellerait cela, je crois, *arroser* la rente. J'arrose votre zèle, madame Richard.

— Merci, monseigneur, répondit la grosse femme, en pliant en quatre un billet de banque que lui avait remis Candore. Merci, monsieur le duc. Ah ! qu'on est heureux d'avoir tant d'argent! que

c'est comme il faut d'être riche, et quel grand seigneur vous faites !

— C'est bon ! dit Candore, en reprenant sa canne et son chapeau. A demain. Je vais souper chez Argine.

En ce moment, on entendit de grands éclats de rire venant du magasin.

— Vos demoiselles sont gaies, dit le duc. Voyons ce que c'est.

Et il suivit madame Richard. Mais un accès de joie immense accueillit la grosse marchande, qui reconnut en frémissant M. Bouquetin, le *lion* des magasins, la coqueluche et la folle passion des jeunes

ouvrières, la terreur des matrones de magasin. Le duc ne put se défendre de partager l'hilarité générale. Napoléon Bouquetin, en grande tenue de bal, un bouquet à la boutonnière, un énorme sac de dragées sur le bras gauche, jetait des poignées de bonbons à ces huit ou dix odalisques, que l'irrésistible verve du lion avait poussées au lyrisme de la gaîté.

— Madame Richard, s'écria Bouquetin, en s'inclinant devant elle, vous arrivez à propos dans la ménagerie, je distribue le dîner à mes perruches. J'ai aussi des dragées pour les outardes, madame Richard.

— Monsieur ! s'écria la grosse femme, pourpre de colère, vous troublez mon établissement !

— Vraiment ! dit Bouquetin. Je vais alors pêcher dans l'eau trouble. Permettez...

Et, passant derrière les comptoirs, il se mit à embrasser à la file toutes ces joyeuses filles, qui n'opposaient qu'une résistance de convenance ou de convention aux pétulantes excentricités du lion.

— Monsieur Bouquetin ! reprit de nouveau la Richard d'un son de voix étran-

glée par la fureur, vous insultez une maison honnête !

— Un moment, madame Richard, répliqua Bouquetin qui appliquait sur les joues ses derniers gros baisers. Je vois que vous réclamez votre tour, la maman !

Alors saisissant la Richard de toute la vigueur de ses bras, il entoura sa taille et imprima à l'énorme personne un mouvement de rotation tel que la valse devint irrésistible autour du magasin. L'aplomb de Bouquetin, son burlesque enthousiasme, la fureur impuissante de la grosse marchande qui tournait comme

une borne pivotante, l'étrangeté de l'à-propos, tout cela produisait une scène du dernier grotesque. On riait aux éclats, on riait jusqu'à se rouler sur les divans du comptoir. M. de Candore, tombant sur une chaise, fit chorus à l'immense gaîté.

Cependant la grosse Richard, essoufflée, éperdue, finit par demander grâce, et Bouquetin, en vainqueur généreux, la fit rouler jusqu'au salon voisin, où le canapé la reçut avec des craquements effroyables.

— Là ! dit le lion en rentrant au magasin ; là ! je l'ai traitée par l'homœopa-

thie. *Similia similibus.* Elle était en colère, je l'ai poussée à la fureur. Dans trois quarts d'heure, elle sera ravissante de belle humeur. Or ça, mon cher duc, arrachons-nous aux délices de Capoue pour nous replonger dans les délices d'un souper réparateur. Vous allez chez Argine... j'y vais aussi. Vous avez une charmante voiture... je congédie mon sabot pris à l'heure. Adieu, mesdemoiselles, et souvenez-vous que la réputation d'une jeune fille est une sensitive que le moindre souffle des passions peut altérer. Une autre fois, nous lirons ensemble un chapitre de Sénèque sur la vertu, la modération et le mépris des richesses.

Versant alors sur le comptoir tout ce qui restait de dragées, il coiffa du sac de papier la tête joufflue d'une poupée, salua de droite et de gauche l'aimable compagnie, et suivit le duc de Candore.

La voiture, lancée au grand trot, les emporta tous deux dans la direction de la rue de Provence.

— Mon cher duc, disait Bouquetin dans le trajet, avez-vous de l'espoir ?...

— Peu, répondit Candore ; c'est une nature indomptable !

— N'y aurait-il pas un rival? Vous savez...

— Olivier est avec Tiberge au fond de la Provence, dit le duc.

— Vous n'en avez pas la preuve, et moi je crois aux revenants.

— S'il était ici, la Richard le saurait. Elle connait vingt agents de police.

— Et votre homme jaune montant un cheval arabe, celui qui vous *déclina* quatre mots en particulier... mon cauchemar, enfin?

— Il est, dit-on, à l'étranger.

— Lui ! répondit Bouquetin, il est partout. Je ne serais pas surpris de le rencontrer chez Argine ce soir, ce qui n'empêcherait pas notre consul à Canton de le recevoir chez lui, en Chine, à la même heure.

M. de Candore tressaillit involontairement.

— Qui est cet homme ? ajouta Bouquetin. Vous rappelez-vous son regard fauve et brillant ?

— Oui, dit Candore.

— Ce qu'il vous communiqua en secret

sur la rive du Rhône, vous me l'avez toujours caché, cher ami !

— Je l'ai oublié, ajouta le duc.

— Soit ! dit Bouquetin, mais nous arrivons chez Argine. Avez-vous de l'argent? Je veux me griser et jouer ; j'ai deux soifs irritantes ; j'aime l'or avec passion, et le vin avec délire. L'un et l'autre me portent à la tête ; et vous, duc?

—Je donnerais deux cents mille francs pour obtenir un regard aimant de Sylvanie.

— Diable ! reprit Bouquetin, vous êtes

tendre à la tentation. Savez-vous que vous me donnez de l'orgueil, monsieur le duc?

— Comment cela?

— En me prouvant ma supériorité de caractère, ma force d'âme. N'ai-je pas renoncé en votre faveur à toute espèce de prétentions? Pure amitié, monsieur le duc! pure amitié!

— Et surtout bien désintéressée! pensait Candore, en touchant l'or qu'il portait dans ses poches.

A l'hôtel d'Argine, les appartements

de réception étaient au rez-de-chaussée.

Le luxe et le bon goût s'étaient mis en frais d'imagination pour rendre cette belle cage digne de l'oiseau merveilleux qui l'habitait.

Un vestibule encombré d'arbustes, deux salons, une salle à manger, deux grands cabinets et une charmante serre, où l'éclat des peintures à fresque luttait avec les velours et les satins des fleurs les plus rares, composaient cet appartement destiné aux joies du monde.

Ce soir-là, il y avait foule, mais foule choisie, chez la belle danseuse.

Les femmes étaient toutes jeunes et ravissantes de distinction ; elles appartenaient toutes à l'aristocratie du royaume artistique, ce beau pays des illusions et des chimères.

Les hommes étaient, pour la plupart, de grands seigneurs par le nom, par la fortune ou par l'intelligence.

Si Argine, à l'Opéra, était jalouse de toutes les admirations, elle ne recevait chez elle que des adorateurs de premier ordre. Soyez bien sûr que plus une actrice a un nom populaire, plus elle est en rapport avec le public au théâtre, et plus elle est exclusive dans le choix de ses convives ou de ses amis.

A tous sur les planches, à une caste privilégiée au salon; c'est d'un usage traditionnel parmi ces dames de haut parage artistique, et surtout parmi les danseuses à grande réputation.

Vers minuit, lorsque M. de Candore et Bouquetin entrèrent chez Argine, ils y trouvèrent si nombreuse compagnie, qu'il leur fallut chercher pendant un quart d'heure la maîtresse de la maison. M. Bouquetin n'avait pas un nom illustre, ni un blason doré, mais nous devons nous rappeler qu'il était une ancienne connaissance, presque un ami.

N'avait-il pas été *çarmant* pour la *çar-*

mante, une fois, à un certain bal masqué, selon le véridique témoignage du baron Tulipano ? Et à Arles, en démasquant les intentions de M. Trapillon, régisseur de la scène, aux yeux du fermier Michel, n'avait-il pas fait manquer l'acquisition de Sylvanie pour l'Opéra ? Et par cela même n'avait-il pas bien mérité du baron et d'Argine, qu'il débarrassait du danger d'une rivale ? Bouquetin, d'ailleurs, était l'homme des métamorphoses ; il se transformait, selon le lieu et l'occasion, avec une incroyable souplesse. Dans un magasin de modes, il était emporté, mauvaise tête, railleur et viveur jusqu'à l'audace ; à la taverne, il était ivrogne ; à la

ferme, il était laboureur; au boulevard, il était *lion;* mais dans le salon d'Argine il tenait à être de bonne compagnie, bien qu'il eût annoncé l'intention de se griser; il pouvait même tenir parole, et rester de bonne mise tout en étant gris.

— Eh! bon jour! dit le baron Tulipano, en rencontrant le premier nos deux amis. Vous arrivez tard. Le concert a été *soublime.* La çarmante à çanté!

— Elle est harmonie de la tête au bout des pieds, dit Bouquetin en s'inclinant.

— Mon çer ami, reprit le baron, venez lui dire de ces choses-là.

On découvrit Argine dans l'angle d'un petit salon ; elle causait, assise sur un canapé, entre un général et l'ambassadeur d'une grande puissance du Nord.

Mais, tout en causant, elle lisait des vers que venait de lui remettre un premier président de cour royale.

Dès qu'elle aperçut M. de Candore et Bouquetin, elle se leva avec un sans-façon qui n'étonna nullement ses graves *parteners*, et, courant aux nouveaux ve-

nus, elle leur tendit la main avec une grâce enfantine.

— Enfin, duc! dit-elle, c'est heureux!... Et vous, monsieur Bouquetin, c'est aimable. Vous avoir est chose rare! Mais où passez-vous votre vie?...

— A l'ombre, belle dame, dit Bouquetin.

— Pourquoi à l'ombre, messieurs?

— Dam! reprit le lion, parce qu'on craint le soleil, éblouissante Argine.

— Çarmant! dit le baron. Le soleil de la beauté, de la grâce, de...

Pendant que M. Tulipano se livrait aux développements de la pensée de Bouquetin, M. de Candore, en homme exercé, déposait deux ou trois baisers bien tendres sur les mains de la belle reine comparée au soleil. Argine était bonne personne en pareille occasion, et d'ailleurs elle avait de grands torts à réparer envers le duc : ne l'avait-elle pas boudé pendant quelques mois, dans l'intervalle d'une fortune perdue et d'une fortune retrouvée? Ah ! c'était une faute impardonnable, et Argine avait bien de la peine à se la pardonner.

— Vous avez chanté, mademoiselle? dit Candore avec un sourire distrait.

— Oui, monsieur, répondit-elle, et j'aurais voulu avoir votre avis sur une cavatine nouvelle qui m'a été envoyée de Venise... vous qui venez d'Italie.

— Moi? dit le duc; mais non, j'arrive...

— D'Allemagne, belle dame, ajouta Bouquetin. Nous avons pris possession de nos fiefs, et nous avons accordé une constitution à nos sujets. Quand à nos sujettes, elles trouveront toujours en nous un père tendre...

— Ah ! dit Argine. Et vos châteaux, monsieur le duc, sont-ils en bon état?

— Oui, charmante reine, reprit le duc, prêts à vous recevoir.

— Vraiment! ajouta-t-elle; malgré les couleurs que vous avez arborées sur vos donjons?

— Je brave tout si vous venez, répliqua Candore.

— Tout? peut-être, dit Argine en souriant avec malice; mais quelqu'un... non.

— Oh! çer ami, reprit l'excellent baron qui se croyait désigné, soyez persuadé que personne ne s'opposerait à ce voyage d'agrément, si la çarmante le dé-

sirait. Je connais votre château de Hongrie ; on y est parfaitement.

— N'est-ce pas? dit Bouquetin Quelle cave! et quel air salubre!

— Monsieur le duc me comprend fort bien, reprit Argine. Il sait très-bien quel est l'ennemi qui s'opposerait à mon entrée dans ses châteaux. Mais trève là-dessus. Messieurs, je vous conseille de chercher une petite table dans la salle à manger ou dans la serre ; on soupe et on va danser. Chez moi, chacun pour soi ; liberté tout entière.

Elle leur tourna ses belles épaules et passa légèrement dans le grand salon.

Ce soir-là elle était si séduisante, si élégante et si noble, que M. de Candore faillit un moment en redevenir épris.

Nous savons qu'il avait été son adorateur.

Argine portait, pour toute parure, une robe blanche de tarlatane brodée et une couronne d'iris à longues feuilles vertes.

Elle n'avait pas un bracelet, pas une pierre, pas un brillant. Cette toilette était un défi par son audacieuse simplicité ; elle bravait tout le luxe et toutes les combinaisons savantes des toilettes ses ri-

vales. Mais le coup de tête avait réussi ; jamais Argine n'avait paru plus rayonnante de beauté.

Candore et Bouquetin n'avaient pas tardé à se séparer.

Chez une reine de théâtre, chacun pour soi ; la maîtresse de la maison avait elle-même donné la devise, ou plutôt le cri de guerre.

A qui en voulait M. le duc ? Nous l'ignorons.

A personne, peut-être.

Il venait là probablement pour tuer le

temps en attendant l'heure où il pourrait se rendre maître de la destinée de Sylvanie.

Il y venait aussi, sans doute, pour épier, de l'habitation d'Argine, les fenêtres de l'appartement de la charmante ouvrière.

Dans ce cas-là, son attente dut être cruellement trompée, car les fenêtres étaient obscures et fermées.

Et M. Bouquetin, à qui en voulait-il ce soir-là ?

Au souper ? Certainement.

Au jeu ? Sans doute.

Aux femmes ? Pourquoi non ?

Le *lion* en voulait à tout ce qui était bon, heureux et charmant.

Parfaitement satisfait du sort et de lui-même, il alla donc se placer à une des tables si richement servies de la salle à manger, et là, entre une fort belle sociétaire de la Comédie-Française et un *rat* fort à la mode à l'Académie-Royale de musique, il procéda avec un soin tout particulier aux apprêts de son souper ; recrutant des verres, des porcelaines et les vins les plus fins, le poisson et le gibier les plus rares, pour ses voisines et pour lui-même, ainsi que chacun en a

bien le droit au milieu d'un *raout* où l'on soupe.

Dans les deux grands salons, le bal avait pris son élan au son d'un grand orchestre parfaitement choisi ; les contredanses, les redowas, les mazurkas déployaient leurs brillantes théories.

Rien au monde n'est charmant et de bon goût comme la danse des premiers sujets de l'Opéra dans un salon.

Il faut le dire, à la louange de ces dames, elles rachètent admirablement sur le parquet les excentricités des *planches ;* la robe longue réhabilite le jupon court, ou plutôt elle le fait oublier.

Décence, grâce, dignité, rien ne manque à une danseuse célèbre dès lors qu'elle veut devenir une dame.

Argine, surtout, possédait à un éminent degré cette distinction.

Ce soir-là, elle avait résolu de porter jusqu'au triomphe l'honneur de sa couronne verte et de sa robe candide.

Nous la laissons un instant à toute sa gloire.

Le duc Charles de Candore avait peu dansé, mais il avait beaucoup rêvé.

Le tumulte du bal est bon à l'isolement quelquefois.

Avec tout le monde on peut facilement n'être avec personne.

Cependant il éprouvait le besoin de respirer un peu le grand air et de s'isoler plus complétement.

Le jardin était ouvert et même éclairé par quelques grosses lanternes de cristal placées dans les massifs d'arbres comme autant d'étoiles dans la verdure. M. de Candore avait choisi une allée écartée, parfaitement sablée, et là il allait et venait d'un bout à l'autre, ayant avec lui-même de sérieuses conversations.

Un jeune homme l'avait remarqué ; il

se dirigea vers lui et il l'aborda sans plus de façon que s'il avait affaire à un ami intime.

— Pardon, monsieur le duc, lui dit-il, je trouble vos charmantes rêveries... j'ai deux ou trois mots à vous dire.

M. de Candore regarda fixément le nouveau venu ; il le reconnut à la lueur d'une lanterne qui flamboyait près de là. et il se recula de deux pas.

— Comment ! reprit le nouveau venu, vous battez en retraite !..

— Moi, monsieur ! dit le duc en s'approchant brusquement.

Les deux interlocuteurs se mirent à macher de front dans l'allée et prirent le pas l'un de l'autre très-militairement.

Le nouveau venu était Olivier.

— Une question d'abord, demanda le duc. Comment êtes-vous ici, monsieur ?

— J'aurais le droit de ne pas répondre, reprit Olivier, mais je suis poli avant tout. En ma qualité d'artiste, je me suis fait présenter à la maîtresse de la maison qui a bien voulu m'accueillir avec toute la grâce du monde.

— Vous veniez ici pour moi, monsieur ?

— Non, monsieur le duc, mais pour moi.

— Vous m'avez évité dans l'appartement, monsieur ?

— Il y a ici deux cents personnes ; dans la foule on ne peut remarquer chacun des invités.

— C'est possible. Cependant j'aurais dû vous remarquer...

— Il est vrai que nous nous connaissons beaucoup, monsieur le duc.

M. de Candore sourit et jeta sur Olivier un regard oblique.

Il contenait un mouvement d'impatience.

— Eh bien, monsieur? dit-il.

— Allons au fait, c'est juste, répliqua Olivier. Je saisis l'occasion, monsieur le duc, et viens vous demander d'homme à homme quelles sont vos intentions formelles au sujet d'une jeune fille dont vous connaissez très-bien la retraite à Paris.

— A mon tour, monsieur, dit Candore, j'aurais le droit de ne pas répon-

dre ; mais je suis poli et surtout je ne crains personne. Mes intentions, monsieur, sont de gagner les bonnes grâces de cette jeune fille dont je suis épris.

— Très bien ! répondit Olivier. C'est de la franchise ; et en admettant que vous parveniez à gagner ses bonnes grâces...

— Le reste se devine, répliqua le duc.

— Parfaitement. Et en admettant d'un autre côté que vous ne parveniez pas à gagner ses bonnes grâces, monsieur le duc?...

— Monsieur ! vos questions...

— Je vais faire la réponse, dit Olivier. Dans ce dernier cas, monsieur le duc est déterminé à employer les mesures d'usage dans la fashion de la galanterie.

— Et ces mesures, monsieur?

— Les voici en partie, reprit le peintre. On tend un piége; on y fait tomber la jeune fille... le reste se devine, monsieur le duc.

— Alors, pourquoi demander des explications?..

— Pour prévenir monsieur le duc de

Candore que souvent le piége à loup saisit le pied de celui qui l'a dressé.

— Que vous importe, monsieur Olivier ?

— A moi, rien. Mais à vous, monsieur, il importe beaucoup.

— Venez-vous ici pour me menacer ?

— Pour vous avertir.

— Je ne crains rien ; je brave toutes les menaces.

— Notre rencontre ne put avoir lieu au bord du Rhône par je ne sais quel accident, dit Olivier. Voudriez-vous, mon-

sieur, me donner votre jour et votre heure?

— Ah! oui, reprit le duc avec un sourire ironique, pour que vous fassiez intervenir au moment du combat un ancien notaire monté sur un cheval arabe.

— Vous n'en croyez pas un mot, monsieur le duc.

— Alors je mens?.. dit Candore avec les frémissements de la colère.

— Non, mais vous raillez. Je suis sérieux, moi.

— Je le suis aussi, mordieu! dit le duc, et je vous le prouverai.

— Quand et dans quel lieu, monsieur le duc?

— Après-demain, dans la partie déserte du parc de Saint-Cloud. Je serai à six heures du matin près de la lanterne de Diogène. Cela vous arrange-t-il?

— J'aurais choisi demain, dit Olivier. Mais chacun a ses affaires. Donc, à après-demain.

Ils se séparèrent après ces mots.

Olivier retourna au bal. M. de Candore reprit sa promenade sous la feuillée dans le jardin.

De temps en temps il s'arrêtait, enfon-

çait avec colère son talon dans le sable, jurait entre ses dents et recommençait à marcher avec plus de vivacité.

Cependant, dans un des petits salons du rez-de-chaussée, à une des tables de jeu, M. Bouquetin tenait les cartes et tenait tête à l'écarté à tous ceux qui voulaient perdre de l'argent contre lui.

Bouquetin, ce soir là (c'était du reste son habitude), était d'un bonheur insolent.

Il avait gagné une somme ronde, et, parfaitement à cheval sur son succès, il battait les cartes avec une assurance dé-

sespérante, prêt à combattre contre tel adversaire qui se présenterait cuirassé d'or ou d'argent.

Sa *galerie* triomphait comme lui ; il en était l'idole dans ce moment-là et il respirait à pleines narines l'encens des éloges et de la reconnaissance.

M. Bouquetin venait de *passer* pour la huitième fois ; du côté du terrible *partner* la table était couverte de louis et de billets de banque.

Le camp opposé faisait retraite.

Quelques timides écus s'avançaient

seuls contre les formidables batteries des enjeux mis sur table pour Bouquetin.

— Eh bien ! messieurs, dit un joueur, personne ne veut tenir tête à Napoléon ?

La provocation était loin de rassurer les perdants.

Bouquetin, dans son orgueil de victorieux, croisait les bras comme l'*homme du destin* à la veille d'une bataille et paraissait vouloir sommeiller.

C'était le calme du grand capitaine sûr de lui-même et de sa fortune.

L'empereur Napoléon dormit dans la

nuit qui précéda le soleil d'Austerlitz ; on fut obligé de réveiller Turenne, couché sur l'affût d'un canon au moment d'une bataille ; presque tous les grands hommes de guerre eurent leur quart d'heure de sublime repos.

M. Bouquetin ne pouvait déroger à son nom et à sa réputation.

— Eh bien ! messieurs, reprit le joueur affriandé par le gain ; pas un homme de cœur contre nous ? L'enjeu n'est que de huit mille cinq cents francs !..

— C'est une misère ! marmota Bouquetin, le menton dans la cravate.

— Ah ! ah ! s'écria tout à coup la galerie, voici un *partner*.

Bouquetin, sans lever les yeux sur son adversaire, reprit nonchalamment les cartes et commença à les battre avec une somnolence affectée qui n'était autre qu'un suprême dédain.

— Oh ! oh ! murmura la galerie qui s'animait et frémissait de joie, le *partner* tient à lui seul les huit mille cinq cents francs ! qui est ce monsieur ?...

Bouquetin ouvrit les yeux et vit tout à coup en face de lui le visage basané et le regard de feu de M. Robert.

— Jour de Dieu ! s'écria-t-il comme si une guêpe le piquait.

— Eh ! qu'est-ce donc, monsieur Napoléon ? demandèrent avec anxiété quelques joueurs de son camp.

— Ce n'est rien, messieurs, reprit-il avec aplomb, mais non sans une émotion visible ; l'épagneul d'Argine aura passé sous la table et m'aura pincé le pied.

— Baron ! baron ! s'écrièrent les joueurs, veillez donc, surveillez Charlot !

Les cartes furent battues de part et d'autre.

M. Bouquetin, c'était son droit, fit cou-

per son adversaire, mais sans vouloir le regarder.

Plusieurs joueurs de sa galerie remarquèrent que la main de Napoléon était légèrement émue.

Quant à M. Robert, après avoir déposé sur le tapis son enjeu en billets de banque, il prit ses cartes données et les regarda à peine.

— Le roi et le point ! s'écria la galerie de Bouquetin ; marquez deux points.

M. Robert donna à son tour.

Il gagna le point suivant et le marqua sans proférer un seul mot.

— Allons, Napoléon, dit la galerie des vainqueur, enlevez cela à la baïonnette !

— Le roi ! annonça Bouquetin d'un son de voix altéré.

— Et la volte ! s'écria avec enthousiasme toute l'armée de Napoléon. C'est superbe ! c'est incroyable !

Huit ou dix mains allongées et crispées allaient saisir les deux mises.

— Un moment, messieurs, dit M. Robert avec tout le calme de l'autorité, un moment ! ne touchez pas à cet agrent.

Voulez-vous me donner une revanche. Quitte ou double !

— Eh ! mais... dirent les gagnants, c'est selon. Qu'en dit Napoléon ?

—Messieurs, reprit Bouquetin, comme écrasé par son succès, je ne sais...

— Vous avez peur ? dit M. Robert en lui décochant un sourire insoutenable de provocation.

— Moi, s'écria le lion en secouant sa crinière.

— Lui ! répétèrent les joueurs, ses idolâtres. Lui, peur ? jamais ! Il accepte

et nous acceptons. Allons, monsieur, argent sur table.

— Messieurs, reprit M. Robert, c'est bien entendu.

Et sortant alors un portefeuille, il le déposa sur le tapis vert.

— Voici, reprit-il, un portefeuille qui contient dix-sept mille francs. Vous ne me ferez pas l'injure de vérifier le fait avant la partie. Eh bien ! messieurs, je vous fait un pont d'or. La fortune est de votre côté ; vos intérêts sont confiés à un habile général, à un général heureux, ce qui est mieux encore. Huit

mille cinq cents francs déjà déposés par moi et perdus, plus dix-sept mille francs du portefeuille font bien vingt-cinq mille cinq cents francs. Je vous ai proposé *quitte ou double,* je vous propose un *tiers* en sus. Allons, messieurs, la mise perdue et le portefeuille.

Les joueurs de Bouquetin se regardèrent entre eux. Il y eut des *à parte*, des chuchottements. On consulta du regard Napoléon; on lui parla à l'oreille... Au milieu de tout ce mouvement, il répondait à peine, le regard fixé sur le tapis vert, presque immobile.

— Mais que diable a-t-il donc? demanda un parieur.

— Ce qu'il a, s'écria un monsieur à lunettes d'or, c'est le calme du génie. Plus il vous paraît endormi en jouant et plus il gagne.

— On tient tout! s'écrièrent les parieurs pour Bouquetin. Tout, sur parole!

Napoléon tressaillit une seconde fois et se remit aussitôt.

— Allons donc! allons donc! qu'on chasse ce chien, murmurèrent les joueurs Monsieur Baron, veillez donc sur Charlot!

— Vous jouez sur parole dix-sept

mille francs en sus de l'argent déposé, messieurs, dit tranquillement M. Robert.

— Oui, oui oui !...

— Très-bien !

Bouquetin battit les cartes. Il avait la fièvre.

M. Robert coupa d'une main ferme et l'œil assuré.

Sa bouche laissait échapper un léger sourire.

— Je suis perdu, se dit en lui-même le *lion*.

M. Robert marqua le roi.

Un abominable frémissement gagna tous les parieurs.

Bouquetin perdit le point.

Sa galerie pâlit en masse. Plusieurs joueurs lui parlèrent à voix basse et tous à la fois.

L'un d'eux lui offrit sa tabatière. Bouquetin refusa, sous prétexte qu'il pourrait éternuer.

M. Robert donna les cartes à son tour. Bouquetin demanda à écarter. M. Robert refusa.

La panique des parieurs se changea en stupeur morne, concentrée, mais ardente au fond de l'âme.

L'adversaire de Napoléon marqua deux points. Il venait d'avoir la volte.

Plusieurs parieurs, pris d'une faiblesse, quittèrent la galerie pour aller se pâmer sur des fauteuils.

Le coup qui allait suivre était affreux !

C'était le moment solennel.

M. Robert reçut des cartes de la main de Napoléon, qui ne tourna pas le roi.

M. Robert regardait à peine son jeu.

Les parieurs l'auraient écorché vif.

Il ne se pressait pas pour proposer.

Trois minutes de plus et la galerie de ses adversaires eût été décimée par l'apoplexie foudroyante.

— Parlez donc, monsieur ! exclama le parieur en lunettes d'or, et d'une voix de convulsionnaire.

— Parler? reprit M. Robert froidement. Et pourquoi ?

En même temps, poussant en haut une des cartes de son jeu, il montra à

ses adversaires la tête de Charlemagne, roi de cœur !...

Ce fut la tête de Méduse.

Bouquetin et toute la galerie sautèrent d'un seul bond.

— Messieurs, reprit M. Robert, en abattant son jeu. J'ai la partie. Je prends ces huit mille cinq cents francs de votre côté. Vous me devez entre tous sur parole huit mille cinq cents francs. Voici mon nom et l'adresse de mon notaire. A moins, messieurs, que vous ne vouliez acceptez votre revanche ; quitte ou double !

Mais M. Robert parlait dans le désert.

Il n'était resté autour de la table qu'un des parieurs, qui prit la carte de M. Robert d'une main timide, en l'assurant que ses amis et lui s'empresseraient, le lendemain, d'envoyer la somme à l'adresse convenue.

M. Robert remit son portefeuille richement garni dans sa poche et alla se perdre dans la foule au grand salon voisin.

Quant à Napoléon Bouquetin, il avait disparu.

III

La Soupe à l'ail.

Il était environ deux heures du matin.

M. Robert quittait le bal et il demandait sa voiture et son manteau, lorsque, dans l'antichambre, il fut accosté par MM. Bouquetin et de Candore.

Le duc s'adressa à lui le premier et lui dit ces mots :

— Trouvez-vous indiscret, monsieur, que nous vous demandions un moment d'entretien ?

— Comment, messieurs, répondit M. Robert, je suis tout à vos ordres.

— J'ai là ma voiture reprit M. de Candore.

— Prenons plutôt la mienne, reprit le mystérieux personnage ; elle est à quatre places. C'est une modeste remise, une berline à l'américaine.

— Volontiers, répondirent les deux bons amis, assez embarrassés cependant.

Un laquais annonça à haute voix la voiture de monsieur Robert.

— Est-ce bien là son véritable nom ? demanda Candore à Bouquetin.

— Je ne sais vraiment à quelle idée m'arrêter, reprit celui-ci. Cet homme est mon cauchemar ! voilà toute mon opinion.

M. Robert invita poliment ces messieur à monter. Candore prit une place du fond.

M. Robert voulait que Bouquetin lui cédât le devant; mais celui-ci s'y refusa avec instance.

— Où voulez-vous que je vous ramène? demanda le maître de la voiture.

— Mais... si nous allions chez vous? dit le duc.

Bouquetin ne put se défendre d'un petit frisson ; il reprit vivement :

— Il me semble, mon cher duc, que monsieur est trop obligeant pour refuser de vous reconduire et de se reposer un moment dans votre salon.

— Soit, dit Robert ; à quelle adresse ?

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 37, dit le duc.

L'ordre fut donné, et la voiture partit, suivie du coupé de M. de Candore.

— Messieurs, reprit M. Robert, chemin faisant, je me rends avec grand plaisir à votre aimable invitation ; mais, à mon tour, je dois vous demander une grâce.

— Un grâce ! dit Bouquetin ; comment donc !

— J'ai une détestable habitude, reprit

Robert ; c'est de manger tous les matins à trois heures... devinez quoi.

— Du chocolat ?

— Des œufs frais ?

— Non, je suis moins bien élevé ; une soupe à l'ail.

— Ah ! dit-le duc.

— Diantre ! s'écria Bouquetin ; c'est un goût de moissonneur !

— Oui, messieurs, un goût de paysan. Que voulez-vous ? on m'a fort mal élevé. Comme notre conversation à l'hôtel de M. de Candore peut se prolonger, je serais très-obligé à monsieur le duc...

— Sans doute, reprit celui-ci ; il ne faut pas déroger à vos habitudes. Je vous ferai faire une soupe à l'ail, monsieur.

— Au contraire, dit Robert, je la ferai moi-même, si vous le permettez.

— Cet homme est enragé ! pensait Bouquetin.

— Cet homme m'épouvante ! se disait M. de Candore.

Au bout de dix minutes, la voiture qui roulait rapidement arrivait au faubourg Saint-Honoré. Bientôt elle s'arrêta devant une porte cochère qui s'ouvrit avec

bruit, et elle alla se placer devant un large perron éclairé par deux grosses lanternes.

Bouquetin descendit le premier; le duc le suivit, accompagné de son étrange visiteur.

— N'oubliez pas la soupe, monsieur le duc, dit M. Robert.

Candore donna des ordres à son domestique pour qu'on apportât dans le salon du rez-de-chaussée tout ce qui était nécessaire pour une soupe à l'ail : de l'huile, du sel, du poivre, des tranches de pain et des aulx, bien entendu.

— On allumera le feu de la cheminée, ajouta-t-il.

On traversa une vaste antichambre et on arriva dans un noble salon parfaitement éclairé et tout garni, contre les tapisseries, de superbes panoplies.

— Mon Dieu, les belles armes ! dit Robert en examinant avec l'intelligence d'un connaisseur les pertuisanes, les hoquetons, les épées, les pots, les morions, les espingoles, les poignards, les haches d'armes et jusqu'aux hallebardes des panoplies.

— Vous aimez les armes, monsieur Robert?

— Beaucoup, monsieur le duc, répondit-il.

— Et monsieur Robert est grand connaisseur, à ce qu'il paraît, ajouta Bouquetin très-peu rassuré.

— Si vous avez un goût déterminé pour l'ail, reprit le duc en s'efforçant d'être gai, vous nous permettrez, n'est-ce pas, de prendre du thé. Fumez-vous, monsieur Robert ?

— Très-fort ! dit celui-ci.

— S'il fume ! pensait Bouquetin ; puisqu'il est le diable en personne !

Le feu allumé ; la nuit était fraîche ;

les trois compagnons s'assirent dans d'excellents fauteuils devant le foyer, mais à distance, formant un assez grand cercle.

M. Robert tint à garder la place du milieu.

Bientôt deux domestiques entrèrent. L'un servit le thé sur une table de laque du Japon; l'autre déposa sur une autre table, près de M. Robert, tout ce qui avait été demandé pour la soupe à l'ail.

— Voilà une batterie de cuisine de grand prix, dit Robert ; je ferai donc ma soupe dans de la vaisselle plate.

Et mettant lui-même près du feu une belle cafetière d'eau, il versa dedans trois cuillerées d'huile d'olive, une pincée de sel, une pincée de poivre, deux feuilles de laurier et trois gousses d'ail.

— Il faut que tout cela bouille à gros bouillon, dit-il. Je vais encore arroser d'huile ces tranches de pain dans cette jolie soupière d'argent et je verserai mon eau bouillante par dessus. La soupe sera délicieuse. Vous la goûterez, n'est-ce pas ?

— Mais... dit le duc.

— Quant à moi, reprit Bouquetin qui

se défiait de tout en ce moment; quant à moi...

— Oh! soyez tranquilles, ajouta Robert; je ne suis pas un alchimiste; il n'y a rien de diabolique là-dedans. Du reste, chacun est libre dans ses goûts...

— Voici des pipes, ajouta le duc; fumez-vous la pipe, monsieur Robert?

— Toutes les pipes, tous les tabacs, tous les cigares, répondit l'homme le plus accommodant.

— Pardieu! pensait Bouquetin, il fumerait du piment ou du gingembre, l'enragé!

Chacun prit une fort belle pipe turque à bout d'ambre laiteux. Le domestique les alluma, et bientôt des nuages d'une fumée azurée monta par spirales jusqu'au plafond.

— Eh bien ! messieurs, dit M. Robert; les gens sont sortis, je suis à vos ordres.

M. de Candore regarda Bouquetin comme pour l'inviter à commencer la conversation. Le *lion* s'en souciait peu. Il fit semblant d'arranger sa pipe. Le duc prit son parti en brave.

— Monsieur, dit-il, je ne m'arrêterai pas à la singularité de notre réunion ici;

avec un homme comme monsieur Robert on peut s'attendre à tout ; je donne à ce mot tout le sens le plus honorable.

M. Robert s'inclina.

— Vous prévoyez ma première question, n'est-ce pas, monsieur ? ajouta-t-il.

M. Robert fit un signe négatif.

— Comment ! reprit M. de Candore, vous ne vous attendez pas à ce que nous vous demandions de nous dire franchement qui vous êtes, monsieur ?

— Robert, ancien notaire, répondit l'imperturbable personnage.

Bouquetin haussa les épaules, le duc laissa percer un sourire d'incrédulité.

— Avouez, reprit-il, que vos habitudes, monsieur Robert, sortent étrangement de celles du notariat ! Nous vous rencontrons une première fois au café de Paris, à minuit, en compagnie d'un de vos confrères, cela est vrai; nous vous retrouvons huit jours après au fond de la Provence et montant un magnifique cheval arabe, et là justement, à point nommé, au moment d'un duel ; nous revenons à Paris, et nous avons le bonheur de vous revoir à la soirée donnée par une danseuse de l'Opéra, où vous ga-

gnez même beaucoup d'argent, risquant une très-grosse somme avec une indifférence inouie ; convenez que tout cela est au moins singulier ?

— Je ne dis pas le contraire, reprit Robert ; et puis, monsieur le duc?...

— Parbleu ! et puis... allons donc, vous n'avez jamais été notaire. Et quant à votre nom...

— N'est-il pas français ? dit Robert.

— Oui, mais il n'est pas le vôtre, soit dit sans vous blesser.

— Vous pouvez, monsieur, en citer de plus illustres, mais je défie d'en trouver

un plus honorable que celui que je porte.

— Eh ! monsieur, dit le duc, qui doute de votre honneur ? Mais ce dont il est permis de douter, c'est du rang que vous vous donnez et du caractère dont vous prenez les allures, le masque...

— Oh ! oh ! monsieur le duc de Candore, j'aurais le droit de me fâcher.

— Pardon, ajouta le maître de la maison, j'oubliais l'hospitalité. Tenez, abordons franchement la question : je vous crois un être extraordinaire et immensément riche.

— Un prince qui mange la soupe à l'ail, ajouta M. Robert en retirant du feu l'eau bouillante et en la versant dans la soupière sur les tranches de pain arrosées d'huile.

Puis, faisant tremper cette soupe, il en remplit une pleine assiette et se mit à manger avec un appétit de moissonneur, selon la comparaison de Bouquetin. Celui-ci, enfoncé dans son immense fauteuil, adoptait le rôle de spectateur, fumant lentemant sa pipe turque.

— Enfin, monsieut, reprit Candore que l'impatience gagnait, nous ferez-vous au moins l'honneur de nous dire

quel est le motif qui vous porte à accorder une protection si efficace au peintre Olivier?

— J'aime son talent, reprit M. Robert entre deux cuillerées de soupe à l'huile et à l'ail.

— Et à une jeune fille nommé Sylvanie? ajouta le duc.

— Moi ! je la protége ? répondit l'homme à la soupe. Hé! je ne l'ai vue de ma vie.

— Comment! vous n'avez jamais vu cette beauté splendide, idéale, incomparable? N'étiez-vous pas à Arles?

— Je vous répète, monsieur le duc, que je n'ai pas même entrevu une fois, ni cherché à entrevoir la jeune fille dont vous parlez. J'étais à Arles comme bien d'autres qui, probablement, ne l'ont jamais rencontrée.

— Allons, encore un mot. Et votre voyage à Arles, monsieur, avait pour but ?...

— Diable ! dit Robert, voilà une excellente soupe ! Mon voyage avait pour but la promenade.

— A d'autres, M. Robert ! à d'autres !...

— Trouvez-moi un autre but.

— Monsieur, s'écria Candore, je suis franc, moi, et je déclare ici que vous avez un intérêt direct, particulier, inconnu, à protéger le peintre et la fille du fermier Michel ; j'en ai la preuve.

— Voyons-la, dit M. Robert.

— J'ai bonne mémoire, ajouta Candore, et me souviens de certaines paroles...

— Celles que j'eus l'honneur de vous couler dans l'oreille au moment de remonter à cheval, sur la rive du Rhône?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! reprit M. Robert en regardant fixement le duc, je les maintiens.

M. de Candore ne put soutenir l'éclat du regard de son étrange interlocuteur. Il baissa la tête et se mordit la lèvre sans pouvoir ajouter un mot.

— Que diable ! pouvez-vous avoir dit à ce cher duc, papa notaire? ajouta Bouquetin qui voulait se donner du cœur.

— Une chose très-simple. Je donnai à M. de Candore un bon conseil ; il l'a suivi, je lui en sais gré.

Le duc s'était levé. La position n'était

plus tenable. Il allait et venait d'un bout à l'autre du salon dans un état de fièvre très-visible.

Plusieurs fois il regarda des faisceaux d'épées et jeta en même temps un coup d'œil sur le mystérieux Robert. Celui-ci s'en aperçut, et tout en continuant à manger sa soupe à l'ail :

— Monsieur le duc, dit-il, une idée folle vous traverse le cerveau en ce moment ; cela me rappelle une fort belle scène de l'*Othello*, de Shakespeare. Othello regarde Yago et doute qu'il ne soit le diable. Pour s'en assurer, il jette

un coup d'œil terrifié sur les pieds du traître, croyant découvrir les griffes de Satan ; puis Othello (ce que vous ne ferez pas, j'espère), tirant l'épée, blesse Yago pour savoir si cet être a du sang. Yago est un homme, et le sang coule. Tenez, monsieur le duc, dispensez-vous de l'épreuve. Je suis un homme, bien que je sois un assez bon diable.

— Qnelle raillerie! disait Candore en se promenant. Vous avez une âme de fer, monsieur.

— Et un cœur d'or, peut-être, ajouta M. Robert. Comment! je vous donne un

bon conseil, et vous avez la pensée de me tuer ! Ah ! c'est fort mal. Quelle hospitalité ! Allons ! allons ! monsieur le duc, quand on est un grand seigneur, doté de tant d'éminentes qualités et de l'admirable position de fortune que vous avez, on compte mieux avec soi-même; on ne déroge pas à sa dignité en menaçant un homme qu'on a attiré chez soi, la nuit. J'ajouterai encore qu'on règle un peu mieux sa vie ; qu'on ne cherche pas à compromettre sa brillante existence en allant risquer de se faire casser la tête par un inconnu, un peintre, fort amoureux et très-résolu à disputer son idole. Faut-il même aller jusqu'au bout

et vous déclarer ici, tout en mangeant là soupe à l'ail, qu'un homme de votre rang, ayant eu l'insigne bonheur d'hériter d'une fortune fabuleuse, après avoir anéanti déjà une très-belle fortune paternelle, qu'un homme de votre caste et de votre nom, devrait comprendre que les succès obtenus par l'argent sont indignes de lui, et que l'or devient vil, méprisable, corrupteur, si on le détourne de sa mission véritable qui est de rendre heureux en faisant des heureux autour de soi, de soutenir l'éclat du nom et de la maison en le jetant à pleines mains aux belles œuvres et aux bonnes œuvres. Pardon pour ma franchise; cette soupe

à l'ail donne du mordant aux paroles ; c'est un de votre faute; pourquoi avez-vous été si hospitalier envers moi?

Le silence succéda à cette vive allocution. Le duc s'était jeté dans un fauteuil à l'angle du salon, et là, le front dans la main, il était plongé dans un abîme ardent de réflexion. Quant à Bouquetin, il en était à sa troisième pipe ; il en eût fumé vingt pour avoir un prétexte plausible de garder le silence.

Tout à coup, le duc se leva et marcha droit à M. Robert qui avait jeté sa serviette et qui se disposait à sortir.

— Monsieur, lui dit Candore en le regardant en face par un suprême effort d'énergie, je me rendrai demain chez M. Bernin, et là je saurai la vérité. Si vous êtes *celui* que je soupçonne... vous aurez droit à tout mon respect, à toute ma reconnaissance. Si vous ne l'êtes pas...

— Eh bien? dit tranquillement M. Robert.

— Eh bien! monsieur, je vous tuerai après avoir cassé la tête à votre protégé Olivier.

— Sur ce, reprit l'homme mystérieux

et redoutable, il ne me reste, monsieur le duc, qu'à vous remercier de votre excellente soupe à l'ail et à vous assurer de ma haute considération.

Prenant alors son chapeau, il gagna l'antichambre où son domestique le revêtit d'un manteau de bal, et il se dirigea vers le perron de l'hôtel. Monté en voiture, il salua encore par la portière M. de Candore qui l'avait accompagné, et s'éloigna du logis au grand trot de ses chevaux.

Rentré chez lui, le duc demanda son valet de chambre pour le déshabiller, et Georges remarqua que son maître avait

un accès de fièvre nerveuse très-prononcé.

M. Bouquetin, à qui cette conversation avait fourni matière à réflexion pour son propre compte, se hâta de prendre congé de son noble ami, sans vouloir, en vrai diplomate, donner lieu à des explications.

M. Bouquetin n'avait-il pas, lui aussi, *hérité* d'une fortune dont le notaire, M. Bernin, lui fournissait la rente mensuelle? M. Bouquetin ferait-il de son argent, proportion gardée, un emploi plus digne que son ami Candore? Enfin, M. Bouquetin, a travers les nuages de sa

pipe et les vapeurs de ses doutes, n'avait-il pas cru entrevoir, avec des frissonnements affreux, sous le masque de M. Robert, l'effrayante et mystérieuse Providence qui l'avait enrichi et qui pouvait d'un instant à l'autre tarir la source de sa fortune?

Très-résolu à être circonspect, moins serviable et, au besoin, ingrat, le *lion* se fit renard ; il se glissa hors de l'apparte ment, s'éloigna sans bruit du noble ami Candore, gagna la porte-cochère, la rue du Faubourg-Saint-Honoré et le quartier des boulevards où il logeait.

IV

L'Écharpe.

Il était à peine neuf heures du matin, que M. Robert avait eu déjà un entretien particulier avec son notaire, M. Bernin.

La conversation avait eu lieu à *huis clos*. Personne dans l'étude n'avait pu avoir à ce sujet le moindre renseignement.

M. Robert allait se retirer, lorsque M. Bernin ouvrit un tiroir, et s'adressant à son honorable client :

— A propos, lui dit-il, j'oubliais de vous remettre huit mille cinq cents francs qu'on est venu déposer chez moi, ce matin, vers les sept heures. Diable ! votre débiteur était pressé. C'était un jeune homme qui s'est dit chargé par ses amis de verser entre mes mains la somme en question ; une dette de jeu contractée envers vous, hier au soir au bal, chez une beauté de l'Opéra. Ah ! ah ! monsieur le misanthrope, vous vous faites présenter chez les danseuses ! Quant à cet argent, le voici.

— Que voulez-vous que j'en fasse? reprit M. Robert.

— Quel homme! dit le notaire. Ah! si tous mes clients ressemblaient à celui-là!

— Eh bien! vous seriez ruiné, monsieur Bernin. Plus de gens avides, plus d'affaires. Et plus d'affaires, plus de notaires.

— Cela est vrai. Mais convenez, cependant, que bien des gens ne sont avides que par la raison qu'ils manquent de beaucoup de choses.

— Optimiste incorrigible! dit M. Ro-

bert. Je vous dis, moi, que l'avidité dévore les classes riches. L'ivrogne a toujours soif; un tonneau de vin ne le désaltérerait pas.

— Ah! M. le pessimiste! répliqua le notaire. Vous aurez bien de la peine à vous réconcilier avec la société. Prenez-vous cet argent?

— Dieu m'en garde! il est impur.

— Vous n'avez pas triché au jeu cependant, j'en suis bien sûr.

— Non, dit M. Robert; mais qui sait comment cet argent était entré dans les poches de mes adversaires?

— Ah ! ma foi ! vous poussez trop loin le scrupule. Que ferai-je de ces fonds ? ajouta M. Bernin, la main pleine de billets de banque.

— Ce que vous voudrez.

— Des aumônes ?

— Soit.

— De quel genre ?

— N'importe. Donnez. Que la pluie d'or tombe au hasard sur le terrain de la pauvreté. Dieu est là, il fait le reste.

— Si je fondais un lit dans un hospice et en votre nom ?

— Faites ; mais pas en mon nom.

— Si je donnais une dot à une jeune fille pauvre et vertueuse...

— Encore. Mais pas en mon nom.

— Si je payais la dette d'un père de famille détenu à Clichy ?

— A votre aise. Mais que je n'y sois pour rien.

— Ah ! une idée ! Olivier, le peintre, doit avoir besoin d'argent. Si je lui achetais un tableau ?..

M. Robert ne répondit pas.

— Un tableau que je paierai quatre

mille francs. Et si j'envoyais le reste comme don anonyme à cette jeune fille si admirable dont vous m'avez parlé, comme un aveugle des couleurs, puisque vous ne l'avez jamais vue. Vous m'avez indiqué son adresse. Quen dites-vous?

— Je dis, monsieur le notaire, reprit Robert d'un air sévère, que je vous prie de ne vous mêler en rien des affaires de ces deux jeunes gens. Voulez-vous donc *me les gâter* tous les deux avec un argent funeste? un argent si aisément obtenu, qui, pour eux, tomberait des nues par hasard! qui ne leur coûterait ni travail, ni effort d'énergie, ni régularité de con-

duite, ni privations, ni prières élevées vers le ciel ! Un argent qui, par conséquent, ne produirait pas un mouvement de reconnaissance vers Dieu, mais qui séduirait l'esprit, l'âme, les sens ; troublerait toute leur existence et les amènerait peut-être sur la pente des mauvaises passions ! Je m'oppose formellement, monsieur, à ce que le peintre Olivier et la jeune ouvrière en question reçoivent un sou de cet argent que vous tenez là.

— Ma foi ! dit le notaire en feignant de l'impatience, autant vaut le jeter par la fenêtre.

— Jetez, répliqua Robert. Allez, au moment où nous parlons, la misère passe dans la rue sous tous les costumes.

— Mais si un riche le ramasse et le garde ?

— Il volera un pauvre, et Dieu écrasera ce riche un jour.

— Si un homme pauvre et vicieux s'en empare ?

— Il le dépensera ; l'argent reprendra ses courants naturels. Seulement, l'homme vicieux sera responsable du mauvais emploi qu'il en aura fait et du

bon emploi qu'il en aurait pu faire, comme certaines gens de ma connaissance.

— Et si un avare sordide et millionnaire trouve l'argent et va l'enfouir.

— Ah ! s'écria Robert, vous me prenez là ! j'avais oublié le sordide avare, le millionnaire scélérat qui arrête la vie sociale sous sa main de fer. Non, monsieur Bernin, ne jetez pas cet argent par la fenêtre. Placez-le où vous voudrez et au profit de qui vous voudrez, nos jeunes gens exceptés... Diable ! diable ! ajoutait-il en sortant, comme vous alliez me les gâter du premier coup !

Après avoir accompagné son client extraordinaire jusqu'à l'escalier, M. Bernin rentra dans son cabinet, remit l'argent dans un tiroir jusqu'à nouvel ordre, et reprit ses travaux du notariat.

Nous nous hâterons de gagner le quartier de la rue de Provence.

Dans la matinée du jour dont il est ici question, le fil de soie de la fenêtre de Sylvanie avait ramené un billet qu'on y avait attaché furtivement dès le grand matin.

Ce billet était conçu en ces termes :

« Hier, je n'ai pu quitter ma mère un

» instant. Elle est souffrante. Vous êtes
» ouvrière en broderie, et, si j'en crois
» mes pressentiments, vous êtes une
» excellente ouvrière; votre position
» n'est pas heureuse: ce sont encore mes
» pressentiments qui parlent. J'ai le
» malheur d'être riche, fort riche..... Je
» dis le malheur, car la fortune et le
» rang imposent souvent de tyranniques
» obligations. Ecoutez-moi, et imposez
» silence à la fierté de caractère qui se
» révèle dans votre maintien et votre re-
» gard. Je veux acheter de belles brode-
» ries. Vous en avez. Envoyez-les moi
» par notre fil de soie, ce conducteur
» sympathique. Point de remercîments.

» Adieu. — Je vous demande en grâce
» de ne parler à personne au monde des
» rapports qui existent entre nous.
» Adieu encore. »

— Et point de signature ! dit Sylvanie avec tristesse, bien qu'un rayon d'espoir vînt éclairer son front.

Elle éleva vers le ciel un regard de reconnaissance, et une larme brillait au bord de ses paupières. Se hâtant alors de réunir quelques ouvrages de broderies, elle en fit un petit paquet.

— Ah ! j'oubliais, s'écria-t-elle.

Elle prit dans un tiroir une écharpe de

cachemire des Indes brodée à ses deux pentes de magnifiques efflorescences en or et en soie.

Cette écharpe était pour elle comme un talisman. Elle l'avait toujours possédée parmi ses hardes depuis son enfance, sans pouvoir découvrir la main qui un jour l'avait déposée sur son berceau.

Cette écharpe n'avait qu'une de ses pentes brodée quand elle fut donnée mystérieusement à l'enfant adoptif de Michel et de Magdelon.

Ceux-ci avaient toujours ignoré de quelle source elle provenait, ou du moins

ils avaient toujours gardé à ce sujet un secret impénétrable.

Sylvanie étant devenue une belle jeune fille, et étant parvenue, par un travail assidu et un goût enthousiaste, à acquérir un talent merveilleux en broderie, avait elle-même brodé la pente vide de l'écharpe sur le modèle de l'autre et avec une égale supériorité.

Roulant ce délicieux vêtement et après l'avoir porté à ses lèvres comme si elle lui donnait un dernier adieu, Sylvanie fit un seul paquet, l'attacha au bout du fil de soie qui était très-fort, et descendit avec précaution sa *petite richesse* le long

du mur, jusqu'à deux ou trois pieds du sol du jardin.

— Va, dit-elle, va, mon écharpe chérie ! tu es trop belle pour moi ! va parer les épaules de ma charmante sœur d'adoption.

Elle referma la fenêtre, et une demi-heure après le paquet était enlevé.

Sylvanie attendait une visite ce jour-là.

Son émotion était grande : un jeune homme qui l'aimait, Olivier, devait entrer seul, mystérieusement dans ce chaste appartement où personne encore n'avait

pénétré, si nous en exceptons *la digne* madame Richard. De quels pressentiments fiévreux l'âme de la jeune fille était agitée ! la crainte, la confiance, une affection vague, indéfinie, et une pudeur alarmée, irritable ; tous les sentiments contraires venaient tour à tour colorer ou pâlir ce beau visage, si mobile, si impressionnable à l'émotion.

Trois heures sonnaient au timbre d'un hôtel voisin. Quelques minutes après, un tintement discret indiqua qu'on touchait le cordon bleu de ciel de la sonnette. Sylvanie alla ouvrir avec un battement de cœur inexprimable.

C'était Olivier ; il était pâle et paraissait trembler.

Son émotion extrême rassura Sylvanie, elle lui donna même le calme et le courage dont elle avait failli manquer.

En pareille circonstance cela arrive presque toujours ainsi ; une émotion peut gagner de la sérénité à la vue d'une émotion plus violente. Nous parlons des âmes d'élite.

Olivier ne put prononcer une seule parole ; il n'osait regarder la jeune fille qui lui ouvrait la porte ; il la salua et passa dans le petit salon.

La chambrette de Sylvanie était fermée.

Par un adorable sentiment de pudeur, la jeune fille laissa légèrement entr'ouverte la porte d'entrée donnant sur le palier de l'escalier.

Ainsi, elle croyait éviter un tête-à-tête trop absolu.

— Monsieur Olivier, dit-elle en lui offrant une chaise, asseyez-vous ; je vous remercie de vos bons souvenirs. Nous ne parlerons pas aujourd'hui du passé, n'est-ce pas ? Ce que j'ai fait, Dieu le connait, et Dieu seul à le droit de me juger.

Monsieur, avez-vous des nouvelles de votre ami, M. Tiberge?

Olivier respira. Sylvanie, avec un tact admirable, venait d'ouvrir une voie commode à la conversation.

— Oui, dit-il, en contemplant la jeune fille, oui, mademoiselle; Tiberge sera à Paris dans quelques jours ; le pauvre garçon a pris beaucoup de peine en vain... ce qu'il cherchait à deux cents lieues d'ici...

— J'aurai vraiment un grand bonheur à le revoir, interrompit Sylvanie; c'est un noble cœur !

— Un noble cœur et un charmant esprit! reprit Olivier. Mais, mon dieu, mademoiselle, permettez-moi de vous le dire : je vous retrouve plus pâle... mais non moins belle, assurément...

— Ah ! oui, dit la jeune fille, j'ai peut-être laissé mes roses en plein champ. Les fleurs aiment le grand air. A Paris, on prend vite un teint de salon, un teint à la mode...

— Sylvanie, reprit Olivier, vous affectez de la gaieté... Tenez, brisons la glace des circonspections inutiles; soyez sincère avec moi...

— Je le suis toujours, monsieur, ajouta-elle.

— Oui, je le sais, dit Olivier; voilà pourquoi j'espère que vous ne me cacherez rien. Sylvanie, vous n'êtes pas heureuse!... vous avez de grands chagrins!...

Il y eut un moment de silence. Olivier baissait la tête et croisait les mains sur son chapeau placé sur ses genoux.

La fière jeune fille se sentait gagner par une émotion dont elle redoutait l'ascendant. Rappelant son énergie naturelle :

— Monsieur, dit-elle, il est deux éléments de bonheur : la bonne conscience et le travail.

— Sans doute, sans doute, reprit Olivier, et je ne doute pas d'une nature d'élite comme la vôtre ; mais, voyez-vous, je le sais par moi-même ; j'en ai fait souvent la triste expérience : le travail et la bonne conscience sont-ils assez forts pour fermer toujours la porte au chagrin ?

— Je le crois, monsieur, dit Sylvanie.

— Ah ! mademoiselle, reprit le peintre, que je vous admire ! Et pourtant

avec quel tressaillement de cœur je vous vois ici, seule, sans protection, au milieu de cette ville... terrible !

— Terrible par ses dangers, je n'en doute pas, dit Sylvanie; mais regardez là-haut...

Et elle élevait la main vers la fenêtre.

— Le ciel ! Oui, oui, mademoiselle ; je connais votre amour pour Dieu, votre confiance en lui...

— Eh bien ! reprit la jeune fille en souriant, connaissez-vous un protecteur

plus puissant, plus intelligent et plus dévoué ?...

Olivier retrouvait à Paris la même élévation, la même sérénité, la même énergie, la même pureté qu'il avait tant admirées sous le beau climat de la Provence ; la même Sylvanie. Mais tant de supériorité ne le rassurait pas. Il avait pour lui les souvenirs, l'expérience du monde ; il connaissait ce dangereux terrain de Paris, où le pied le plus ferme peut glisser, où l'œil le plus clairvoyant peut se tromper.

En venant chez la jeune fille, dans le trajet, il avait repassé dans son esprit

une foule de choses très-importantes à lui dire; il s'était meublé la mémoire des idées les meilleures, les plus saines, les plus rationnelles, il avait aiguisé les arguments les plus victorieux... Eh bien! en face de Sylvanie, le pauvre artiste ne retrouvait plus rien à son service dans l'arsenal de sa logique. Que dis-je? Son esprit, si ardent une heure auparavant, s'obscurcissait d'un fatal brouillard; son cœur même, son cœur manquait de force, d'éloquence de chaleur...

Il le croyait ainsi du moins, le fou, l'amoureux qu'il était.

— Monsieur Olivier, dit Sylvanie en

arrangeant, sa jardinière pour échapper aux embarras du moment, j'ai une grâce à vous demander.

Olivier releva la tête et regarda les mains fines et élégantes qui touchaient les fleurs.

— Parlez, mademoiselle.

— Vous avez conservé, je n'en doute pas, les meilleures relations avec mon père et ma mère. Vous leur écrivez probablement. Demain, ce soir peut-être, leur adresserez-vous une lettre... c'est encore plus que probable. Eh bien! veuillez, je vous prie, ne les alarmer ni sur ma santé, ni sur ma position, ni sur

mes chagrins, puisque vous m'en supposez beaucoup; ce serait aggraver ma faute en quelque sorte, monsieur; et, aux yeux de Michel et de Magdelon, cette faute est déjà assez émorme, grand Dieu !

Une telle recommandation devait alarmer la susceptibilité de l'ardent artiste; elle le piqua au vif. Ce fut un coup d'aiguillon qui réveilla en lui toutes les irritations de son amour et de son esprit.

— Vraiment, mademoiselle, dit-il, il faut que vous ayez de moi une bien triste opinion. Me croyez-vous donc capable

de jouer un rôle de dénonciateur, d'avertisseur obséquieux ou même d'alarmiste? Alarmer de sang-froid votre famille qui peut-être ne peut venir à votre secours à deux cents lieues de distance? L'alarmer gratuitement et pour me donner la mesquine importance d'un conseiller, d'un esprit sage? Allons, allons, vous me connaissez mal. Que suis-je venu faire ici? pourquoi ai-je forcé cette porte,' cette retraite sacrée à mes yeux? Hélas? je vais vous le dire, impitoyable que vous êtes.

J'ai osé vous écrire un aveu qu'il m'eût été impossible de vous faire de

vive voix. Faible que je suis devant vous dont le regard me brûle et me terrasse, dont la parole me ravit et me remplit d'effroi en même temps : je vous ai dit en quelques lignes ce que vous êtes pour moi, ange adorable ; mais vous ignorez mon dévouement, je le vois, et la résignation terrible à laquelle je me me suis condamné. Vous servir malgré vous, vous sauver malgré tous... ne rien attendre, cependant, ne rien espérer... mourir après, mourir de chagrin, le cœur écrasé... c'est mon sort ! Eh bien ! je n'en veux pas d'autre, entendez-vous ?

Que vous ayez ou non une passion

secrète au fond de l'âme, pour je ne sais qui, il ne m'importe; je suis votre esclave et je serai votre sauveur, moi si jaloux de ma liberté, mais si fier de ma dignité.

Maintenant écoutez-moi : on veut vous perdre et on vous perdra, orgueilleuse enfant, si vous vous défiez du seul ami que vous ayez dans cette ville infâme. Vous avez inspiré un passion exaltée, mais toute dans l'imagination, toute de vanité. Or, celles-là sont féroces, impitoyables, dans ce pays-ci et dans une certaine caste, entendez-vous? On vous a entourée d'espionnage, on vous a mar-

chandée, on vous a presque achetée. Tout est calculé; et les incertitudes du moment, et vos embarras de demain, et votre douleur, votre désespoir, vos résistances, vos colères... je vous dis que tout est prévu. On a compté vos angoises, on sait le nombre de vos soupirs, de vos larmes; on peut d'avance préciser vos défaillances physiques et morales... enfin on a marqué d'un doigt infâme l'heure de votre déshonnenr.

— Que dites-vous, mon Dieu! s'écria Sylvanie en tombant sur une chaise et portant ses deux mains à son front brûlant.

— Je dis, noble jeune fille, reprit Olivier, que je vous sauverai.

— Comment? par quel moyen?

— En veillant à votre porte au péril de ma vie; mais ce qui est plus sûr pour vous encore, et je vous prie de m'y autoriser, en dénonçant le piége qu'on vous tend à un magistrat.

— Ah! dit Sylvanie épouvantée... la justice, un procès, la publicité!... malheureuse que je suis!

— Eh bien! reprit Olivier que cette douleur si grande et si naïve exaltait au dernier point, eh bien, Sylvanie, accep-

tez un autre moyen; il est prompt, hardi, dangereux peut-être pour tout autre que pour vous ; et moi mais il est souverain, infaillible pour votre salut. Venez, suivez-moi : d'ici à la fin du quatrième jour, à dater d'aujourd'hui, nous arriverons à la ferme des Tamaris, et je vous remets entre les bras de la douce famille que vous avez quittée, qui pleure de désespoir au moment ou je vous parle, qui vous attend... qui vous recevra avec des sanglots de joie. Venez, Sylvanie. Je suis pauvre, mais j'ai dans mon atelier de quoi faire un peu d'or d'ici à ce soir. Certains marchands commencent à ouvrir les yeux sur mes ta-

bleaux... j'en connais qui me les prendront argent comptant et à l'instant même, à un certain prix... qu'importe qu'on me vole, si je vous sauve? Et d'ailleurs, qui sait si on me volera? qui sait si mes toiles ont toute la valeur que Tiberge leur donne dans sa folie et moi dans mon sot orgueil?... Il ne faut qu'un peu d'or, nous l'aurons; venez et fuyons.

— Ami, dit la belle jeune fille, mettez votre main dans la mienne!

Elle lui tendit la main, et Olivier se jeta à ses genoux. Il les embrassait, ces genoux, avec un délire dont Sylvanie

eût été alarmée en toute autre occasion.

— Vous m'avez compris, s'écria-t-il, ange de mon cœur ! Soyez sans crainte, noble enfant... Vous le voyez, je suis prosterné et j'adore. Oui, mille actions de grâce vous soient rendues ; en vous sauvant de tout danger, vous me rendez à la vie, à l'ineffable lumière du jour, à la joie, à l'espérance souriante, à l'avenir... Venez, Sylvanie ; nous retrouverons le grand air et la verdure, le beau delta du Rhône, l'horizon de la mer, les nuages pourpre et or, les grandes eaux du fleuve, les barques et

les filets, les prairies et leurs peupliers, les champs de blés, les pampres enlacés aux figuiers, la ferme, le repos du soir sous le platane, la famille... vos sœurs, Magdelon et Michel... et moi je ne quitterai pas la maison et le champ ; je me ferai laboureur, votre ami, votre aide, votre adorateur passionné toujours, ô ma belle, mon enivrante Sylvanie !

— Ah ! dit-elle, c'en est trop... Ma tête s'égare... Laissez-moi, mon ami, ou plutôt fuyons...

— Ensemble ! ensemble ! Venez... répétait Olivier toujours à genoux, et

mouillant de larmes les mains adorées.

La porte d'entrée était restée ouverte : quelqu'un était survenu sans bruit. Tout à coup Sylvanie poussa un cri d'effroi; Olivier se redressa comme si un tigre apparaissait. Sur le seuil de la porte, debout et riant d'un rire atroce, madame Richard contemplait le tableau. Elle était suivie de M. Mouflard, le recors, le garde de commerce, l'ignoble et féroce personnification de la saisie mobilière et de la contrainte par corps.

— Touchante scène ! s'écriait la Richard en feignant d'essuyer une larme

sur son visage rubicond. Ah! mes enfants, que c'est attendrissant!

— Voulez-vous vous retirer à l'instant! dit Olivier en s'élançant sur elle le poing fermé.

— Un instant, monsieur! reprit la grosse marchande, je suis escortée par... la loi!

— La loi? dit Olivier en pâlissant.

— Allons, monsieur l'agent assermenté, reprit la Richard, faites votre devoir, vous avez les pièces du jugement... car nous avions obtenu un jugement, ma belle demoiselle, depuis huit jours. Le billet était protesté depuis

trois semaines. Monsieur Mouflard vous avait ménagée en vous disant que vous pouviez payer encore aujourd'hui, sans frais. Monsieur Moufflard, estimez et prenez note des meubles ! petit mobilier qui ne vaut peut-être pas cent écus, mais très-propre, cependant.

Sylvanie regardait avec stupeur ce qui se passait autour d'elle, Olivier prit à part madame Richard et lui dit :

— Combien vous faut-il pour tout payer et pour que vous me remettiez ces pièces ?...

— Oh ! rien, mon cœur,, reprit-elle,

j'aime mieux les meubles. Ah ! ah ! ma belle puritaine, ajouta-t-elle en s'adressant à la noble jeune fille, vous aviez donc un petit protecteur caché dans quelque petit coin ! Diable ! comme vous gardez le secret ! Mais est-il heureux, ce coquin-là ! est-il heureux !

— Vous êtes une insolente et une coquine, vous, madame Richard ! s'écria Olivier pâle de colère. Vous êtes une infâme ! une...

La Richard sentit le souffle ardent de la respiration d'Olivier qui lui brûlait le visage. Elle eut peur. Se rejetant du côté de Moufflard, qui avait déjà appelé

à l'aide deux recors restés en dehors de la porte, elle faillit tomber à la renverse, foudroyée d'un coup de sang.

Quelle horrible trahison ! s'écria Sylvanie que l'indignation rendait sublime d'éclat et de beauté.

Toute résistance était inutile, il fallait céder à la force brutale, peut-être même à l'illégalité la plus flagrante et la plus perverse. Olivier comprit que le dédain et le calme pouvaient tout sauver.

— Mademoiselle, dit-il à haute voix à Sylvanie, ne cherchons pas à résister à un jugement obtenu par la fraude peut-

être, mais enfin obtenu en bonne forme. Laissez saisir et vendre ce mobilier, puisqu'on ne veut pas de ma caution... puisque je suis assez profondément malheureux pour être sans le sou dans ce moment. Venez, mademoiselle, la dette est de trois cents francs, les frais se montent à six ou sept louis... vient de me dire un de ces messieurs; le mobilier vaut trois fois plus. Payez ainsi l'honorable et vertueuse dame Richard qui bientôt, probablement, achètera un château, et veuillez me suivre; j'aurai l'honneur de vous accompagner et de vous remettre entre les mains de votre famille. Venez...

— Oh ! oui , ajouta la Richard , un fiacre à l'heure ou plutôt à la course ; deux cents lieues ! cocher, vous aurez pour boire; il est vrai que la promenade sera ravissante, mon petit monsieur !

Un mot de plus et la main d'Olivier tombait si rudement sur la joue pourpre de madame Richard, que la grosse femme eût été jetée et brisée contre le mur.

Mais un homme entrait dans l'appartement. Il portait une livrée bleue et amarante, des guêtres grises, et tenait

à la main un chapeau garni d'un large galon d'argent.

— Tiens ! dit la Richard fort intriguée, c'est bon genre !

— Qu'estce-donc ? reprit Olivier.

Sylvanie s'avança vers le domestique qui la salua et lui demanda s'il parlait à la locataire de l'appartement.

— C'est moi-même, dit la jeune fille fort étonnée.

— Voici, mademoiselle, reprit le domestique, ce que *l'on* m'a chargé de vous remettre.

Il déposa entre ses mains un rouleau

cacheté et un billet. Sylvanie se hâta d'ouvrir cette lettre, et lut ses mots :

« Broderies, écharpe, tout est mer-
» veilleux. Je partage avec vous ma
» bourse, sauf à compter après... plus
» tard. Ce que vous m'avez envoyé vaut
» six fois plus.

» A vous, ma belle amie.

» Je réserve l'écharpe pour ma mère,
» le jour de sa fête. Pas un mot à qui
» que ce soit de nos rapports. »

Sylvanie brisa le rouleau. Il contenait six cents francs en pièces d'or.

— Quelle réponse mademoiselle me donne-t-elle? demanda le domestique.

— Mais... reprit Sylvanie en rougissant... mes remercîments; une reconnaissance du fond du cœur...

Le domestique salua et se hâta de se retirer. Sylvanie s'approcha de madame Richard.

— Madame, dit-elle, il n'est pas de loi ou de jugement qui empêche de payer ce que l'on doit et même ce que l'on de doit pas... Rendez-moi le billet où se trouve ma signature indignement surprise; rendez-moi tous les papiers qui ont été griffonnés par votre avoué

et par votre huissier pour spolier une pauvre fille et la jeter dans la rue à la merci de la pitiéou de la perversité. Voici de l'or!... Le ciel me l'envoie, madame Richard, car le ciel est juste et il vous punira.

— A l'instant même, s'écria Olivier, à l'instant même, l'effet et les pièces du jugement! ou je vous casse la tête, infâmes!

Madame Richard, aussi furieuse de recevoir son paiement qu'effrayée des menaces qui rugissaient autour d'elle, fut obligée de prendre sur une table quatre cent vingt francs en pièces d'or

que Sylvanie venait de déposer. Olivier ayant saisi la liasse de papier, la mit en pièces avec une joie délirante. Les recors reçurent en sus une pièce d'or de Sylvanie, et ils allaient se retirer en l'assurant de tout leur respect, lorsque madame Richard, par une inspiration infernale, s'adressant à l'ami de Sylvanie :

— Monsieur, dit-elle, une question. Ce laquais qui sort d'ici est-il à votre service ?

— Non, certes, reprit Olivier, je suis peintre.

— Oh ! alors, vous vous servez tout

seul; raison de plus, mon cher monsieur, pour que je vous donne un bon conseil. Vous êtes pauvre, mais charmant; ce n'est pas une raison pour que vous partagiez avec un autre beaucoup plus riche le *seul trésor* que vous possédiez. Que diable! mademoiselle devrait au moins y mettre des ménagements et veiller à ce qu'on ne lui envoie pas de cadeaux et des gens en livrée, des rouleaux cachetés avec des armoiries et des billet doux, quand vous êtes là. Adieu, monsieur! adieu, mademoiselle!... Oh! oh! la petite fera fortune!

L'atroce coup de stylet était donné.

Madame Richard le comprit à la pâleur d'Olivier et à l'éclair qui jaillit de l'œil de Sylvanie.

Saisissant le bras de M. Moufflard, elle se précipita vers l'escalier qu'elle descendit rapidement, suivie des deux recors. Elle fuyait, épouvantée elle-même du lâche assassinat qu'elle venait de commettre... du soupçon glacial et venimeux qu'elle venait d'infiltrer dans le cœur du malheureux artiste.

Aux dernières paroles de la Richard, Sylvanie resta sans voix. Olivier, anéanti, perdant la tête, sous le coup de tonnerre qui venait d'éclater, chercha sa canne

et son chapeau qu'il retrouva avec peine et sortit de l'appartement, une pâleur livide sur le front, presque fou, comme un homme qui va se jeter à la rivière.

V

Madame de Pavanoy.

Il était environ dix heures du soir lorsque M. Robert se disposait à quitter le cabinet de M. Bernin. Il avait eu une assez longue conférence avec le notaire à qui il avait parlé du duel accepté pour le lendemain matin par Olivier et M. de Candore.

M. Robert avait tout appris à ce sujet, selon sa louable habitude, par le dévouement de sa police secrète. Très-résolu à s'opposer à cette rencontre, il était venu faire part de divers plans à son conseil ordinaire, l'honorable Bernin.

Le notaire admirait la prodigieuse surveillance exercée par M. Robert et sa merveilleuse sagacité.

Il avait rendu compte de la visite que M. de Candore lui avait faite dans la journée, des questions les plus pressantes qu'il lui avait adressées au sujet de sa *providence*, et des moyens évasifs

que lui, Bernin, avait employés pour dérouter toutes les idées, tous les soupçons de M. le duc.

— En vérité, ajouta-t-il, je le crois très-décidé à chercher à découvrir qui vous êtes, monsieur Robert. Il y met une opiniâtreté inouie. Il asondé le terrain autour de vous; il vous épie, il vous observe, il vous étudie. Tenez-vous sur vos gardes. Quant à ce duel dont vous venez de me parler, c'est chose sérieuse. Le duc est furieux contre Olivier; il a juré de le tuer demain matin.

— Et de me tuer après, n'est-ce pas, monsieur Bernin?

— Mais... je crois qu'il en viendrait là dans une circonstance donnée.

— L'imbécile ! ajouta Robert; piquer d'un coup de lame un rideau derrière lequel se trouve peut-être l'homme qui lui sert trois cent soixante-cinq mille livres de rente !

— Voilà le point délicat, ajouta le notaire; voilà le terrible doute qui le fait hésiter à percer le rideau d'un coup d'épée.

— Et Bouquetin? demanda M. Robert, doit-il lui servir de témoin?

— Le duc compte absolument sur lui,

dit M. Bernin; Bouquetin est devenu son âme damnée.

— Il l'a acheté, reprit M. Robert. Quel digne emploi de mon argent font ces gens-là ! Ne trouvez-vous pas, monsieur le notaire, que j'ai grandement raison de persévérer à les pensionner ?

— Il me semble qu'à votre place, répondit le notaire, j'arrêterais là mes bienfaits.

— Pourquoi, monsieur le notaire ? est-ce que Dieu crève les yeux à tous ceux qui souillent la lumière du jour ?

— Sans doute, dit M. Bernin, mais : *pasiens quia æternus.*

— Et moi je suis patient, précisément parce que je ne suis pas éternel, cher ami, et que l'expiation que je médite pour mes pensionnaires n'est pas éloignée.

— Soit ! reprit le notaire. A propos de Bouquetin, ajouta-t-il, savez-vous que le drôle est peut-être à la veille de faire un grand mariage ?

— Il est tant de folles daus ce pays-ci ! dit Robert. Rien ne m'étonne. Quelque douairière millionnaire se sera éprise

de la barbe d'or et des épaules athléti-ques de M. Bouquetin.

— Précisément.

— Ah ! ah ! reprit M. Robert, ceci servirait admirablement mes projets.

— Comment ! pour châtier le drôle...

— Je voudrais le jeter aux bras d'une riche Artémise et parée de cinquante à soixante printemps.

— Mais c'est une fin comme une autre, ajouta le notaire.

— Eh ! oui, comme les galères, entre autres.

— Vous êtes méchant !

— Moi ! parce que je voudrais donner cinquante mille livres de rente à un coquin fieffé !

— Alors votre vengeance sera complète, car vous pouvez lui en faire épouser cent.

— Et la vieille Artémise ?

— Par dessus le marché, oui, monsieur.

— Touchez là, monsieur le notaire, et parlons mariage pour ce jeune homme intéressant.

— Voici une lettre, reprit M. Bernin, qui m'annonce pour ce soir la visite d'une opulente marquise; femme considérable de toute manière, esprit ardent et cœur *idem*, sensibilité abondante, riche tempérament, système nerveux dans les meilleures conditions, principes rigides, caractère indompté...

— Assez! assez! s'écria Robert, c'est plus qu'il n'en faut. Et le nom?...

— Vous ne le devinerez jamais.

— Non; car c'est déjà fait. Madame la marquise de Pavanoy, tante de M. de Candore! M. Bouquetin deviendrait

l'oncle du duc, qui deviendrait lui-même son obligé, son subordonné, son serf... Ah ! quel délice ! quelle épouvantable et merveilleuse expiation ! Continuez, ô le plus aimable des notaires !

— La grosse marquise veut d'un second mariage à tout prix. Le *lion,* à ce qu'il paraît, eut pour elle les plus tendres petits soins dans une occasion qu'il importe peu de rappeler. La marquise a bonne mémoire ; elle est douée d'une vaste sensibilité... elle se souvient, soupire, espère et veut me consulter ce soir même. Elle va venir.

— Monsieur Bernin, reprit Robert,

cette femme ne m'a jamais vu. Je serai présent à l'entretien.

— Impossible.

— Il faut que je lui parle.

— Mais c'est impossible...

— Je serai là, à cette table ; je passerai pour votre clerc de confiance... j'écrirai. Vous lui direz à l'oreille qu'elle peut parler en sûreté ; que j'ai le cœur honnête... tout ce qui peut rassurer une vieille pruderie facile à s'alarmer...

— Mais j'entends du bruit ! s'écria Bernin. On sonne. C'est elle !... de grâce ! la voici...

VI

Madame de Pavanoy.

SUITE.

M. Robert s'était placé devant une petite table; il taillait des plumes en face d'un grand cahier de papier blanc, lorsque la porte du cabinet du notaire s'ouvrit.

Un domestique annonça « madame la marquise de Pavanoy. »

La marquise entra, splendidement parée ; elle avait deux raouts ce soir-là ; mais, avant d'aller dans le monde remplir ses devoirs de bienséance, elle venait chez M. Bernin prendre certains renseignements qui importaient à son cœur, à son avenir.

A cinquante-deux ans, madame de Pavanoy avait encore un avenir couronné de roses et de fleurs d'orangers.

— Vous n'êtes pas seul, monsieur? dit-elle au notaire.

— Madame la marquise me permettra-t-elle, ajouta Bernin, de garder mon

premier clerc dans cet appartement ?

Et il lui parla à voix basse ; M. Robert paraissait absorbé dans son travail.

— Fort bien ! ajouta la marquise ; vous me répondez de monsieur.

— Comme de moi-même, madame. D'ailleurs, voyez : ce digne clerc ne voit ni n'entend ; il ne s'est même pas aperçu de l'arrivée de madame la marquise.

— Asseyons-nous et causons, dit-elle ; j'ai une demi-heure à moi, le reste de la nuit est au monde. Ah ! le monde ! le

monde ! quel tyran ! et qu'on est fou de se sacrifier à ses exigences !

— Cela est vrai, madame, dit Bernin.

— Monsieur, reprit-elle en se renversant avec majesté dans son fauteuil ; j'ai sur vous les meilleurs renseignements ; en votre faveur je fais infidélité à mon notaire habituel. Mon neveu, M. de Candore m'a fait de M. Bernin un éloge mérité. Vous l'avez admirablement servi, à ce qu'il paraît, dans l'importante affaire de cette succession princière qui lui est échue en Allemagne. Mais nous parlerons de cela une autre fois ; vous m'expliquerez bien des choses..., car,

en vérité, je suis encore à chercher dans mon esprit de qui et comment le duc a pu hériter. Enfin, il jouit d'une fortune magnifique aujourd'hui : voilà le point important ; le pauvre garçon mérite tout son bonheur.

Madame de Pavanoy s'arrêta ; le souvenir de son neveu commençait à agir sur sa sensibilité. Un superbe mouchoir, d'où s'exhalait un enivrant parfum d'ambre, vint essuyer une larme prête à tomber.

Le notaire ramena la conversation à la question véritable.

— Je suis très-fier et très-touché de fa confiance dont m'honore madame la marquise ; je suis à ses ordres. Madame désire, je crois, avoir de moi quelques renseignements.

— Je viens, monsieur, vous consulter, reprit la marquise d'un son de voix plus assuré ; une femme de mon âge (quarante ans à peine) et dans ma position, ne peut cependant se vouer à un isolement complet... Je n'ai d'autre parent que le duc de Candore ; mais, pour moi, le duc est presque étranger. Ses relations ne sont pas les miennes ; aujourd'hui il est appelé à passer une grande partie de sa vie en Allemagne.

— Ces raisons-là sont excellentes, dit l'optimiste Bernin ; madame la marquise doit se donner une affection plus intime, un protecteur...

— Oh ! oui, un ami, un protecteur... ajouta-t-elle. A mon âge, encore... belle... Eh ! mon Dieu, encore exposée aux dangers du monde... l'expérience peut nous manquer même à quarante ans, monsieur Bernin.

— Même à cinquante, reprit le notaire, et madame est loin de cet âge.

— Très-loin, hélas ! souvent je regrette de n'avoir pas quelques années de plus, monsieur le notaire.

— Madame la marquise doit avoir rencontré une homme digne de l'honneur et du bonheur de lui appartenir?...

Madame de Pavanoy baissa les yeux, soupira au point de soulever bien haut la vaste dentelle de sa gorge et articula faiblement ces mots :

— Oui, monsieur, je crois l'avoir rencontré.

— C'est toujours la personne que madame la marquise nomme dans sa lettre...

— Toujours! dit-elle avec une émotion croissante,

— Eh bien! madame, dit le notaire, je vais avoir l'honneur de vous donner les renseignements les plus sincères, du moins ceux qui m'ont été donnés... sauf erreur.

M. Robert, qui barbouillait toujours du papier, attendait avec anxiété ce que M. Bernin allait dire au sujet de Bouquetin.

— Si le notaire est consciencieux, pensait-il, tout est perdu : l'affaire est manquée.

— Je dois vous prévenir avant tout, se hâta de reprendre la marquise, que l'union dont il est question ici est presque une chose décidée...

— Ah ! dit le notaire, ceci simplifie beaucoup la question, madame.

— Les renseignements que je viens prendre auprès de vous, répliqua madame de Pavanoy, peuvent être considérés comme un simple acquit de conscience... Vous me comprenez ?

— Parfaitement ; madame la marquise les prend comme des formalités auxquelles on se soumet, sauf à passer ou-

tre, l'affaire étant suffisamment éclairée, entendue, appréciée. Je crois même que dans ce cas-là, madame, les formalités sont presque des hors-d'œuvre.

— Vous trouvez? dit la grosse marquise dont l'œil brillait d'un éclair de joie, et dont le teint rougissait sous le fard. Au fait, je crois que vous avez raison; vous êtes un homme de bon conseil, monsieur Bernin.

— Vous m'honorez beaucoup, madame. Eh bien! puisque nous franchissons l'obstacle des renseignements, et que nous arrivons heureusement sur le terrain du mariage résolu, il ne nous res-

terait plus qu'à examiner et à établir les conditions d'un contrat qui doit assurer le bonheur de deux êtres nés sous une bien belle étoile. Voyons, madame la marquise.

— J'ai cent mille livres de rentes, monsieur, établies en belles et bonnes terres et en inscriptions au grand livre.

— Très-bien, madame. Le futur, dans ce moment-ci, possède...

— Et! vous l'ai-je demandé, excellent notaire? dit la marquise avec une vivacité de cœur très-surexcitée. Dois-je m'attacher à la fortune, moi qui ne cher-

che que les distinctions de l'âme et de l'esprit?...

— Vraiment, madame la marquise, c'est admirable, dit Bernin. Vous levez toute difficulté avec une délicatesse, un désintéressement... Ah! mon Dieu! qu'il est des gens nés sous d'heureuses étoiles.

— Sera-t-il heureux, vraiment? le croyez-vous, vraiment, mon cher monsieur?

— Eh! mais, ajouta M. Bernin souriant avec finesse, cela dépendra, je crois, beaucoup de madame la marquise.

Et un coup-d'œil expressif fut décoché

vers la belle dame, qui répondit par le plus doux et le plus bienveillant des regards.

— Voyons, monsieur le notaire, reprit-elle. Si, pour assurer le bonheur du futur, je lui faisais don, par contrat de mariage, de.... douze.... quinze.... mille livres de rente?

— Une reconnaissance, un rapport de trois cent mille francs; oui, madame, c'est beau, c'est généreux à vous!...

— Mais avec condition expresse, reprit madame de Pavanoy.

— Cette condition?...

— Est-ce que le futur s'engage formellement à ne jamais quitter la demeure conjugale...

— Cette condition ne ressemblerait-elle pas à une suspicion, une défiance peu honorable pour le futur?

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le notaire; mais j'y tiens.

— Je le comprends, dit M. Bernin; mais un contrat, madame, est un acte formulé d'après les prescriptions de la loi. Or, je ne me souviens pas qu'il existe une loi en France qui oblige explicitement, formellement, le mari à ne jamais

quitter, dans aucun cas, temporairement, pour peu de jours par exemple, l'habitation de la communauté, le logis conjugal... Une affaire peut motiver un voyage...

— Mon mari, monsieur, n'aura aucune affaire... la fortune m'appartient...

— Mais, madame, l'époux, même sous le régime dotal, est administrateur des biens...

— Quelle sotte loi! dit la marquise, je n'admets nullement cette loi impertinente; l'administration de mes biens me regarde... Ce n'est pas, ajouta-t-elle, d'un

ton plus attendri, que, par déférence, par entraînement, par un élan généreux, irrésistible... je ne consente souvent à remettre mes intérêts entre des mains... dignes de toute confiance, des mains.... adorées...

— Allons donc, allons donc, nous y voilà, madame la marquise! dit Bernin, toute difficulté se lève, grâce à votre esprit si juste, à votre âme si noble. Nous reconnaîtrons donc de la part du futur un apport de trois cent mille francs; nous établissons le contrat sous régime dotal; nous exprimons l'obligation que consentent les deux parties de cohabiter ensem-

ble...... de manière que si, par exemple (ce qui est impossible), il prenait fantaisie au futur de quitter le domicile conjugal pour s'en choisir un autre, ledit futur perdrait tous ses droits à jouir de la rente de quinze mille livres de rente, montant de l'intérêt de son apport. Quand à ces cent mille écus reconnus, la future, madame la marquise, doit y renoncer dans l'éventualité d'un décès ; ce capital appartient au mari, et il pourrait en disposer à son gré... après lui....

Pendant que le notaire développait cette dernière hypothèse, des larmes abondantes coulaient des yeux de ma-

dame de Pavanoy : une surexcitation nerveuse même se déclarait.

M. Bernin se leva, courut à la cheminée, prit un flacon de sels et s'empressa de les faire respirer à cette trop sensible cliente qui se pâmait, et défaillait à la seule supposition de l'éventualité du décès de son futur époux.

M. Robert crut devoir venir lui-même en aide à son *patron,* et on le vit remplir d'eau fraîche un verre de cristal et le présenter gravement à la noble éplorée.

— Ah ! merci... merci...... messieurs !

s'écria-t-elle. Cruel notaire, vous m'avez presque tuée !

— Pardon, madame, reprit M. Bernin. Le langage des affaires est impitoyable ; il formule tout par des termes précis, très-appréciés par le vulgaire sans entrailles, mais déchirants pour les natures d'élite, pour les cœurs délicats, pour une femme d'une sensibilité exquise telle que madame la marquise de Pavanoy. Eh bien ! remettons à une autre conférence ces vilaines conditions de contrat. Ne nous occupons aujourd'hui que de la partie sympathique de l'union projetée. Madame, permettez-moi une question,

et veuillez même en excuser l'étrangeté. Le futur connaît-il jusqu'où va son bonheur? est-il consentant enfin?

— Monsieur, dit la marquise avec dignité, voici sa dernière lettre. Oui, je puis l'avouer maintenant, une correspondance était établie entre nous depuis son retour de Provence.

— Et M. le duc de Candore, votre seul parent, madame, ne voit pas cette union avec déplaisir?

— Mon neveu ignore tout, monsieur; il ne saura rien jusqu'au dernier mo-

ment. Je lui demanderai son conseil après la signature du contrat.

— Faites mieux, madame la marquise, ajouta M. Robert avec une timidité affectée, demandez-le-lui après la bénédiction nuptiale.

Madame de Pavanoy jeta un regard sur l'interlocuteur, qui se hâta de s'incliner et de regagner sa table de travail.

— Mon cher notaire, reprit la marquise, vous avez là un homme qui me paraît bien intelligent! Quelle physiono-

mie! quel œil! quel accent dans la voix!...

— Oui, oui, dit M. Bernin très-distinctement, c'est un homme capable, un homme de bien surtout, et que je recommande à madame la marquise, dans l'occasion.

— J'aurai soin de lui, reprit madame de Pavanoy. Sa position de fortune n'est peut-être pas très-heureuse?

— Il a de quoi vivre, ajouta le notaire.

— Très-bien! c'est un honnête homme... Allons, monsieur Bernin, ajouta-t-

elle, il faut nous quitter ; le monde me réclame, et je vais passer la nuit à voir et à entendre des vanités, des banalités, des futilités... Ah ! que cette existence me pèse ! que c'est vide ! grand Dieu ! que c'est vide ! .. Adieu ! cher monsieur Bernin. De la discrétion, n'est-ce pas ? Comptez sur ma reconnaissance. Bonsoir, monsieur le premier clerc, reprit-elle en se retournant : si vous avez besoin de moi, je ferai de mon mieux : une place, une étude, un établissement quelconque... comptez sur moi.

M. Robert, qui s'était levé, saluait à chaque parole, portant la main sur son cœur.

Madame de Pavanoy sortit du cabinet du notaire, qui lui offrit le bras, et tous deux, précédés de deux laquais portant des bougies, descendirent le grand escalier et arrivèrent au vestibule où la voiture de la marquise attendait.

La noble dame monta dans ce beau coupé si élégant et si somptueux, mais fait pour deux personnes évidemment. M. Bernin prit congé de sa cliente, qui lui tendit la main dans un élan de sensibilité et de gratitude.

La voiture partit.

En revoyant le notaire, M. Robert,

pour la première fois de sa vie peut-être, ne put se défendre d'un éclat de rire très-énergique. M. Bernin fit écho à cet accès de gaieté, mais avec plus de modération.

Toute extravagante qu'elle pouvait être, la noble marquise devenait une cliente pour M. le notaire royal et *loyal*, selon l'expression habituelle de M. Robert.

— Allons, allons, dit celui-ci, marions bien vite ces deux tendres amants. Tressons des liens de fleurs, enlaçons des chiffres, unissons des écussons ; que Pavanoy et Bouquetin soient surmontés de

la même couronne, car la bonne dame fera bien un marquis de notre aimable *lion;* n'en doutez pas, monsieur Bernin. Quant à moi, je rends impossible d'un trait de plume le duel de demain dans le parc de Saint-Cloud. Pendant que la marquise était là, je lui écrivais que M. son neveu devait se couper la gorge à telle heure et à tel endroit, en compagnie de l'*être adoré*, qui lui servirait de second. Et cette lettre sera ce soir sur la table de madame la marquise, entre deux bouquets de fleurs. Bonne nuit, monsieur Bernin.

VII

La croix de baptême.

Une correspondance mystérieuse s'était donc établie entre madame la marquise de Pavanoy et l'heureux Napoléon Bouquetin.

La marquise n'avait pu oublier les

soins délicats et touchants qui lui avaient été prodigués par le lion chez M. de Candore au moment de l'évanouissement de la trop sensible dame.

M. Bouquetin, de son côté, avait eu toujours présents à l'esprit les affectueux remercîments de madame de Pavanoy.

Dans ces moments de surexcitation nerveuse que s'était-il passé? Bouquetin, réellement ému ou feignant de l'être, avait-il serré les mains de la marquise avec cette puissance de volonté qui amène les rapports magnétiques? La marquise avait-elle rendu l'étreinte sympathique? Enfin ces deux âmes passion-

nées s'étaient-elles comprises par le courant des fluides? On peut tout supposer.

Ce qui était avéré, c'est que M. Bouquetin, en profond diplomate, en homme de cœur peut-être, avait gardé dans le secret de sa mémoire les souvenirs de cette scène et l'espoir vague mais bien réel d'établir entre la noble dame et lui des relations au moins amicales.

Un grand nom, une belle éducation, une haute distinction dans toute sa personne (avantage brillant qui triomphait de l'âge), et puis et surtout une immense fortune, madame de Pavanoy était douée de qualités assez éminentes pour frapper

l'imagination d'un homme comme Bouquetin, nature audacieuse, excentrique, jouant toujours gros jeu dans le drame de la vie, et déterminé à parvenir à tout, à la première occasion et quand même. Bouquetin savait à merveille que dans le monde le succès est la justification souveraine de toute chose, et qu'un homme brillant arrivant à la fortune et au rang par sa propre énergie est toujours un homme honorable et parfaitement accueilli.

Donc, en revenant à Paris, M. Bouquetin avait cherché à renouer les relations avec la tante de son ami, M. de

Candore, et par l'entremise de ce neveu lui-même, sans que le duc pût se douter du rôle qu'on lui faisait jouer.

Napoléon était un habile diplomate, nous en avons déjà acquis la preuve.

Il était environ cinq heures et demie du matin, lorsque le duc de Candore, accompagné de deux témoins, dont l'un était le *lion*, montait en voiture et prenait la route de Saint-Cloud.

Le lieu désigné pour la rencontre avec Olivier était le bois faisant face à la lanterne de Diogène, dans la partie déserte du parc.

Nous laisserons les deux adversaires aux prises avec leur colère et leur honneur, qu'ils prétendaient offensé, pour nous occuper de trois personnes charmantes et bien dignes de tout notre intérêt.

A l'habitation de l'amie mystérieuse de Sylvanie, une scène touchante avait lieu.

L'écharpe merveilleusement brodée que la jeune fille du jardin possédait, et qu'elle avait achetée si singulièrement, avait été placée par elle dans un coffret de palissandre.

Ce jour-là était précisément le jour de fête de madame la comtesse de Meillan.

Tel était le nom que portait la locataire du pavillon isolé et du jardin que nous connaissons. Clara de Meillan, sa fille, entra donc de bonne heure dans la chambre de la noble dame, encore souffrante d'une assez grave indisposition.

Elle avait à la main un magnifique bouquet, et sous le bras le coffret en question.

— Ah ! ma fille, dit madame de Meillan en voyant les fleurs, c'est le jour de ma fête, n'est-ce pas ? je l'avais oublié. Oui,

Clara, donnez-moi ce bouquet et embrassons-nous.

Après le premier moment d'effusion, madame de Meillan voyant la jolie boîte que sa fille déposait sur un guéridon près du grand fauteuil, ajouta ces mots :

— Qu'est-ce donc cela? Vous m'apportez un cadeau ma bien-aimée Clara?

— Ma mère, dit la jeune fille, voici une petite clef. Ouvrez... le cadeau vous plaira, je l'espère.

— C'est tout simple, vous l'avez choisi Clary, reprit la comtesse, qui se plaisait

à changer quelquefois la consonnance du nom de sa fille.

— Ouvrez, madame, ajouta Clara d'un petit air triomphant.

— Ah ! c'est donc bien beau ! Voyons.

La comtesse ouvrit la boîte de palissandre avec une émotion indéfinissable. Sa main blanche, sa noble main tremblait un peu.

— Est-ce que vous avez peur, maman ? demanda Clara. Rassurez-vous ; un diable noir ne s'élancera pas du fond de la boîte.

Madame de Meillan posa la main sur l'écharpe, et elle la tira du coffret.

L'écharpe indienne se déplia comme d'elle-même, étalant aux yeux de la comtesse ses miroitantes couleurs.

Madame de Meillan la laissa tomber sur ses genoux, jeta un cri et se renversa dans son grand fauteuil.

Elle venait de s'évanouir.

Clara éperdue avait appelé du secours.

Deux femmes de chambre arrivèrent, on chercha par tous les moyens d'usage à rendre à la comtesse l'usage de ses sens.

A la pâleur effrayante et glaciale succédèrent des spasmes nerveux. Madame de Meillan revint à elle, jeta d'avides regards autour de son fauteuil... mais l'écharpe avait disparu par les soins de Clara.

— Ah!... ma fille, dit la malade d'une voix altérée, renvoyez les femmes... venez ici, vous.

Alors prenant à deux mains la tête charmante de Clara, elle appuya le front sur ces beaux cheveux noirs et se mit à pleurer.

Les larmes de Clara coulèrent aussi :

il y eut dix minutes de silence et d'attendrissement inexprimable.

— Ma mère, dit enfin la jeune fille, pourquoi ce saisissement? pourquoi pleurez-vous, madame?

La comtesse releva la tête comme si elle cherchait toujours quelque chose autour d'elle.

— J'ai enlevé cette écharpe, ma mère, reprit Clara, sa vue vous a fait tant de mal!

— A moi, mon enfant? dit madame de Meillan, du mal?... cette écharpe? mais, oui, oui, vous avez raison...

— Ne parlons plus de cela, ma mère, répondit Clara, vous ne verrez plus cette écharpe maudite !

— Ah ! que dis-tu, ma fille !...

— Pourquoi vous affliger encore ?

— M'affliger ?... me briser le cœur..... sans doute, cette écharpe a fait cela. Mais, Clara, ma bien-aimée, montrez-moi encore.... laissez-moi toucher encore...

— Je m'y refuse, ma mère ; vous obéir serait de la cruauté.

— Tu crois cela, toi, Clara ! s'écria

tout à coup madame de Meillan. Ah! ma fille... c'est que tu ignores...

— Mon Dieu, ayez pitié de nous! dit Clara avec un accent déchirant; ma mère, si vous le pouvez, daignez m'expliquer...

— Jamais, Clary, mais donnez-moi cette écharpe.

— La voici, dit la jeune fille avec une touchante frayeur.

Madame de Meillan saisit vivement l'écharpe, elle la déplia, l'examina dans tous les sens; ses yeux brillaient

d'un éclat surprenant; un tremblement nerveux agitait ses mains.

— Oui, reprit-elle; oui, je ne saurais m'y méprendre. Voilà bien ce dessin, cette étoffe, cette broderie... mais, grand Dieu! une seule pente de l'écharpe était brodée... quelle main mystérieuse a terminé ce travail... Oh! l'art merveilleux! on ne saurait distinguer quelle était la pente brodée lorsque... Clara, venez ici; ma fille, de qui tenez-vous cette écharpe?

Clara, interdite, confuse, attendrie, hésitait à répondre; la voix lui manquait.

— Vous ne répondez pas, Clara ? s'écriait la malade en proie à une animation fiévreuse ; au nom du ciel, mon enfant, réponds-moi ; de qui tiens-tu cette écharpe ?

Alors, la belle jeune fille s'approchant de sa mère, se mit à genoux sur un tabouret aux pieds du fauteuil, et là, pâle, émue comme si elle allait faire l'aveu d'un secret terrible, prenant les mains de sa mère et les baisant avec larmes :

— O ma bien aimée maman, dit-elle, pardonnez à mon trouble. Qu'est-ce donc que tout cela ? je l'ignore... Je voudrais pénétrer la vérité et pourtant j'ai

peur... Mais, vous le voulez, madame, je ne vous cacherai rien.

Et elle se mit à raconter tout ce qui s'était passé entre elle et la belle ouvrière dont les fenêtres donnaient sur le jardin. Madame de Meillan l'écoutait avec un saisissement inexprimable ; quelquefois son regard devenait fixe, égaré... elle était d'une pâleur effrayante.

— Clary ! s'écria-t-elle au moment où sa fille achevait de parler ; m'avez-vous tout dit, mon enfant ?

— Je vous le jure, ma mère.

— Ah ! voyez-vous, reprit-elle, il y va pour moi de la vie.

— Grand Dieu !

— Il faut ne me rien me cacher, mon ange, vous me tueriez...

— J'ai tout dit, ma mère; vous connaissez la loyauté de mon cœur.

— Oui ! oui, je le connais, ce cœur adorable, reprit la comtesse en lui pressant les mains ; je le connais ce cœur rempli de noblesse, de franchise et de tendresse infinie ! Vous ne m'avez jamais quittée, Clara.... ensemble nous avons vécu loin du monde, loin des folles joies,

loin des vanités et des méchants... ensemble nous avons cherché Dieu et les ineffables consolations de la religion. Ma fille, je vous ai attristée souvent! vous m'avez souvent consolée... vous m'avez supposé de grands chagrins... ange charmant, il n'a pas tenu à vous, si douce, si jeune, si parfaitement bonne, que je ne fusse la plus heureuse mère du monde.

— Eh bien! reprit Clara, le regard suppliant, l'heure n'est-elle pas venue, ma mère, d'épancher vos chagrins secrets dans le sein de votre Clary?

— Ah Dieu! jamais... Pourquoi? non... fille...

Et des sanglots venaient entrecouper ces mots sans suite, ces cris de l'âme qui prouvaient tant d'angoisses et si longtemps refoulées dans les profondeurs du mystère.

— Ma mère, ma mère adorée ! s'écria Clara, au nom de votre amour pour moi, je vous conjure de me révéler le secret qui oppresse votre cœur.

Et prenant la comtesse dans ses bras, la charmante jeune fille la couvrait de larmes et ne voulait plus la quitter.

Madame de Meillan se dégageait peu à

peu de ces étreintes si douces ; elle reprenait par degré sa raison et ce calme imposant dont elle avait l'habitude.

— Ma fille, lui dit-elle, nous perdons du temps en vaines explications. Ecoute-moi : tu connais la jeune ouvrière qui t'a remis l'écharpe?... tu sais où est son logement? Prends avec toi Francisque, et va chez elle ; prie-la, supplie-la de venir ici... Va, Clara, ma bien-aimée, va me chercher cette enfant.

Clara se hâta d'obéir.

Elle demanda un chapeau et une man-

tille, et, sans même prendre des gants, elle sortit précipitamment de la maison, suivie de Francisque, le domestique de confiance.

VIII

La croix de baptême.

SUITE.

Depuis la douloureuse scène de la veille, Sylvanie, accablée de tristesse, n'avait pas quitté son appartement, mais sans avoir la force de reprendre ses travaux.

Après les premières larmes données à son chagrin profond, elle s'était jetée au pied du crucifix; elle avait retrouvé par la prière cette énergie calme, cette force d'âme qui jamais ne lui avaient fait défaut.

Ses perplexités au sujet d'Olivier étaient grandes... mais Dieu semblait avoir parlé à son cœur.

Seulement, elle allait et venait d'un bout à l'autre de sa chambre, répétant avec amertume :

— Est-il possible, mon Dieu, qu'il m'ait méconnue à ce point? me croire in-

fâme parce qu'une infâme a voulu me flétrir ! Oh ! un pareil témoignage ne devait-il pas lui paraître suspect? M'avoir laissée, s'être enfui sans demander la moindre explication ! A quoi tient donc la réputation d'une jeune fille isolée ? Ah ! Michel ! ah ! Magdelaine ! douce et honorable famille, asile de paix et d'honneur, aurais-je dû jamais vous abandonner !

Tout à coup, la sonnette retentit.

A ce tintement précipité, Sylvanie tressaillit de tous ses nerfs ; elle hésitait à aller ouvrir la porte.

Un second coup de sonnette plus impérieux fit évanouir toute hésitation.

Sur le seuil de la porte se présenta la noble jeune fille du jardin, accompagnée du même domestique qui était venu la veille.

Sylvanie jeta un cri.

Clara entra dans l'appartement comme si elle arrivait chez sa meilleure amie, sans même songer à se nommer.

Il est vrai que la belle ouvrière paraissait l'avoir aussitôt reconnue.

— Vous ici, mademoiselle? dit Sylva-

nie en lui prenant la main avec une vivacité charmante.

— Oui, c'est moi, reprit Clara. Il faut que je vous parle... venez. Francisque nous attendra dans le passage.

Alors elles se hâtèrent de passer dans la chambrette.

Clara jeta çà et là de rapides regards ; son visage, sérieux jusque-là, s'anima d'un beau sourire.

C'était un rayon d'espoir, un signe de paix et d'alliance.

— Ecoutez-moi, dit Clara dont l'émo-

tion altérait un peu le son de voix si harmonieux toujours ; il est nécessaire, indispensable, que je vous amène chez ma mère.

— Moi, mademoiselle ! se récria Sylvanie.

— C'est une grâce que je viens vous demander, ajouta la fille de madame de Meillan. Je vous la demanderais même à genoux, si vous hésitiez à me l'accorder.

L'accent de mademoiselle de Meillan était si persuasif, si entraînant, que Sylvanie n'ajouta plus une objection.

Elle jeta un dernier regard interrogateur à cette amie dont elle ignorait même le nom encore, et elle vit que refuser était impossible, comme si un grand malheur était imminent.

Alors, ouvrant à la hâte une armoire, elle y prit un chapeau de paille d'une simplicité élégante, et Clara voulut elle-même placer sur ses épaules une mante de barége blanche et bordée de bleu azur.

— Venez, venez, ma charmante amie, dit mademoiselle de Meillan, la prenant par la main et l'entraînant hors de l'appartement, que Francisque eut soin de fermer.

Le trajet était court; on doubla bientôt le coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, et cinq minutes après Clara introduisait la belle ouvrière, son amie, dans un petit salon qui précédait la chambre de la comtesse.

— Vous m'attendez ici, n'est-ce pas? dit-elle. Ma mère est souffrante... il faut que je la voie la première. Je suis à vous à l'instant.

Elle passa dans la chambre de la comtesse.

Sylvanie, assise sur une causeuse, portait çà et là ses regar dans ce joli salon,

ce parloir à la mode, où tout était d'un goût exquis.

Les fleurs et les tableaux en étaien l'ornement principal.

Un suave parfum d'iris imprégnait l'air.

Sylvanie respirait avec enchantement ces émanations énivrantes qui lui rappelaient les délicieuses odeurs des champs fleuris du Midi.

On pouvait distinguer une certaine agitation dans la chambre voisine.

Quelques fauteuils paraissaient avoir été déplacés.

On parlait à demi-voix, mais avec animation.

— Est-ce un rêve? se demandait Sylvanie. Où suis-je? Chez qui m'a-t-on amenée? J'ignore même le nom des maîtres de cette maison...

Un moment elle eut peur.

Le malheur et le chagrin l'avaient rendue défiante.

Mais la porte s'ouvrit.

Clara reparut, souriante, quoique très-pâle.

— Venez, dit-elle, et veuillez répon-

dre avec bonté aux questions de ma mère. Elle est souffrante... il faut la ménager beaucoup, passer sur bien des choses.... Vous me paraissez si bienveillante, car vous êtes si belle !

Un regard de Sylvanie lui répondit de tout.

Clara entra la première.

— Ma mère, dit-elle du seuil de la porte, mademoiselle est la bonté même ; elle vient vous voir... elle a quitté pour vous toutes ses occupations.

Madame de Meillan, vêtue d'un grand peignoir de basin garni de larges den-

telles, était assise dans un fauteuil, le dos tourné à la fenêtre, de manière à bien distinguer le visage de ceux qui entraient dans sa chambre.

Toute la personne de Sylvanie se montrait à elle en pleine lumière.

A cette vue, la malade parut tressaillir ; cependant aucune émotion trop vive ne se trahit.

Sylvanie s'inclina sans lever les yeux sur la comtesse.

— Mademoiselle, dit celle-ci d'une voix lente, et avec un trouble énergi-

quement contenu, je vous remercie beaucoup de votre complaisance; veuillez vous asseoir; nous causerons. Ma fille m'a parlé de vous et m'a montré vos ouvrages... ils sont merveilleux.

Clara, qui se tenait debout à côté de la chaise de Sylvanie, encourageait du regard la jeune ouvrière, qu'un peu de timidité paraissait avoir gagnée.

— Cette perfection suppose un grand amour du travail, mademoiselle, ajouta madame de Meillan. Voulez-vous me dire votre nom?

L'ouvrière hésitait par un scrupule indéfinissable.

— C'est une chose singulière, dit la comtesse. Ma fille qui paraît vous connaître depuis quelques jours, et qui, je crois, vous est fort attachée, ma fille a oublié de vous demander votre nom. Ce matin, pour vous trouver, elle vous a désignée au concierge de votre maison par cette singulière phrase : « La demoiselle qui brode au troisième étage sur le jardin. » Convenez, mademoiselle, que Clara est bien étourdie.

A ce nom de Clara qu'elle entendait pour la première fois, Sylvanie regarda attentivement mademoiselle de Meillan.

— Je parle ajouta la comtesse que

vous ignoriez aussi le nom de ma fille. Voilà qui est merveilleux et qui ressemble beaucoup à l'heureuse insouciance de la jeunesse. A dix-huit ans, on s'aime sans se demander qui l'on est, mais parce que l'on éprouve du bonheur à se voir ; mais à mon âge, mademoiselle, on raisonne les affections... je ne puis vous cacher la vive sympathie que vous m'inspirez déjà... enfin, votre nom qui doit être charmant ne gâtera rien de vos qualités. Voyons... vous vous nommez ?...

— Madame, dit la belle ouvrière avec une indicible émotion, mon nom est Sylvanie.

— Ma mère ! s'écria tout à coup Clara qui voyait la comtesse défaillir. Juste ciel ! venez au secours de ma mère !

Cette seconde défaillance ne fut pas longue, mais elle avait épuisé les forces de la malade. Mademoiselle de Meillan allait prier son amie de la laisser seule avec sa mère, lorsque la comtesse fit un signe de la main, et Sylvanie resta.

— Approchez-vous de moi, lui dit madame de Meillan, là, à ma droite, et vous, Clara, venez ici... de ce côté. Ecoutez-moi toutes les deux. Vous le voyez, je suis sérieusement malade. Il y a long-

temps que je lutte contre un mal intérieur... Il peut arriver, Clara, que ce mal devienne mortel d'un jour à l'autre. Ma fille, et vous aussi, belle Sylvanie, je vais vous demander une grâce.

— Ah ! madame !

— Ah ! ma mère !

Dirent les deux jeunes filles, qui s'étaient agenouillées chacune de son côté, près du fauteuil de la malade.

Madame de Meillan, ainsi placée entre ces deux charmantes personnes, livrait une main à chacune d'elles.

Clary appuyait le front sur les genoux

de sa mère; Sylvanie, que le respect retenait, s'inclinait sur la main pâle et fiévreuse qu'elle tenait dans les siennes.

— Une grâce, oui, Clary, oui, mademoiselle, c'est de vous aimer toujours comme deux sœurs...

— Ah! s'écria mademoiselle de Meillan en relevant ja tête avec vivacité, serait-il vrai, grand Dieu !

Et pâle, les yeux brillants et un éclair de joie sur le visage, elle regardait fixément la belle jeune fille à genoux comme elle de l'autre côté du fauteuil.

— Ma mère, s'écria de nouveau Clara,

priez Sylvanie de vous montrer la croix d'or qu'elle vient de tirer de son sein et qu'elle porte à ses lèvres en ce moment.

Et d'une main tremblante elle désignait la croix qu'en effet Sylvanie tenait près de la bouche, comme si elle implorait ce digne Sauveur.

Mais la charmante ouvrière n'attendit pas qu'on la lui demandât une seconde fois, et sans la détacher du cordòn qui la tenait autour de son cou, elle la présenta à madame de Meillan.

La malade s'était raminée, un vif incarnat vint colorer ses joues ; elle prit

la croix d'or, se pencha pour la mieux examiner, et se retournant ensuite vers sa fille :

— Et la tienne, Clary, donne.... dit-elle.

Ces deux croix étaient d'une ressemblance exacte. Chacune portait une date et des noms de baptême.

Sur celle de mademoiselle de Meillan étaient gravés les noms de *Marie-Claire*.

Sur celle de la jeune ouvrière étaient gravés les noms de *Marie-Henriette*.

— Et non pas Sylvanie, mon Dieu ! s'écria la fille de madame de Meillan.

— Non, ma chère Clary, reprit la comtesse d'un accent ànimé, non, car Sylvanie est un nom supposé, un nom qui cachait ses noms véritables. C'est moi, c'est moi avait recommandé à Michel, à Magdelon, d'appeler de ce nom-là ma bien aimée Henriette...

Sylvanie serrait les genoux de la comtesse et elle les embrassait avec une tendresse passionnée.

— Dans mes bras! dans mes bras! s'écria madame de Meillan. Mes deux enfants! ma fille... Sylvanie, tu ne reconnais donc pas ta mère?...

A ces premiers emportements de la tendresse succédèrent de ravissantes émotions.

La sérénité, cet ange des belles matinées, était venue se mêler au groupe charmant que formaient ces deux sœurs et cette mère, tous trois si heureuses.

Sylvanie (elle gardera son nom) n'osait demander des explications, ou plutôt elle les remettait à un autre jour : tout entière en ce moment aux élans de son âme vers les deux êtres bien aimés.

Mademoiselle de Meillan elle-même

était trop vivement affectée de son bonheur, trop absorbée par la contemplation de sa fille nouvelle venue, pour pouvoir raconter le passé, ce rêve triste et ardent.

Quant à Clary, elle embrassait sa sœur de minute en minute et dans l'intervalle d'une étreinte à une autre :

— Voyez, ma mère, s'écriait-elle, voyez donc comme elle est belle ! Mais, en effet, ma mère, voilà vos yeux, votre front, vos cheveux superbes...

— Oui, Clary, disait la comtesse, quand j'avais dix-huit ans.

— Ah ! ma sœur, reprenait Sylvanie, pourquoi parler de beauté et de grâce ? Voulez-vous donc, ma sœur aimée, que je vous amène devant un miroir. Mais non, c'est dans mes bras que vous resterez.

L'heure avançait, la journée s'annonçait devoir être très-chaude et orageuse, mais dans cette chambre de madame de Meillan, qui songeait aux heures, à l'orage, à la chaleur, à tout ce qui était étranger au bonheur de se retrouver trois ensemble, de se reconnaître, de se promettre, de s'aimer et de ne se séparer jamais ?

Francisque vint frapper à la porte et annonça le déjeuner.

— On le servira dans le petit salon, dit la comtesse.

Les domestiques, fort étonnés de cette innovation dans une maison si exemplaire par l'observation de la règle, se hâtèrent de dresser une table dans le *parloir de madame* et d'y transporter le déjeuner servi dans la salle à manger.

Soutenue par ses deux filles, mais presque guérie, tant elle se sentait heureuse, madame de Meillan voulut assister au déjeuner.

Ses gens disposèrent toute chose pour qu'on n'eût plus besoin d'eux, et ils furent congédiés du parloir, encore à leur grand ébahissement.

La porte du salon resta fermée; Clara même en poussa le verrou.

Mais qui pouvait manger? à quoi bon cet élégant déjeuner? C'est à peine si on songea au thé que l'on prit au milieu d'un charmant pêle-mêle de paroles entrecoupées, de questions, d'exclamations, de redites, de soupirs et de larmes.

Madame de Meillan, sans dévoi-

ler un secret qu'elle devait taire encore, raconta comment Sylvanie, née dans un château près des Pyrénées, avait passé ses trois premières années auprès d'elle et auprès de Clary, sa sœur aînée de deux ans, et comment, hélas! elle, pauvre mère! avait été obligée d'emmener, loin des Pyrénées, la charmante enfant.

Elle parla de son arrivée à la ferme des Tamaris où elle savait que Michel et Magdelon habitaient; car ces dignes fermiers avaient eu des obligations à la comtesse, dans le temps.

— Je les connaissais, ajoutait madame

de Meillan, pour les gens les meilleurs et les plus intelligents. J'arrivai chez eux le soir, au mois de juin ; le temps était superbe ; je me rappellerai toute ma vie le contraste de la sérénité du ciel et des angoisses de mon âme. Une femme de chambre portait dans ses bras Sylvanie ; deux domestiques, attachés à l'auberge d'Arles, étaient chargés de tout le bagage que je te destinais. Michel et Magdelon causèrent avec moi et jetèrent des cris en apprenant ma résolution. Ils comprenaient toute ma douleur. Ils se chargèrent avec enthousiasme de te garder, mon enfant, de te cacher, de t'élever... car il le fallait

ainsi. Il fut convenu qu'on m'écrirait en secret. Je donnai mes dernières instructions; je désignai le nom de Sylvanie que tu devais porter désormais; je montai dans la chambre où tu dormais déjà dans un charmant berceau; là, je t'embrassai pour la dernière fois, déposant à tes pieds cette écharpe de cachemire des Indes que je recommandai à Magdelon pour toi et à cause de toi; et puis, ô mon Dieu! je quittai la ferme, brisée, mourante. On me transporta dans mon habitation près des Pyrénées, où je ne pus rester plus de six mois, tant le chagrin était venu m'y surpendre. Sylvanie, ma bien-aimée, Clary te

racontera un jour nos voyages, notre retour en France, le reste de notre vie enfin jusqu'à aujourd'hui.

— Ma mère, ajouta Clara, que ce doux nom de Sylvanie reste à ma sœur !

— Oh ! madame, oh ! ma mère, reprit celle-ci, je garderai ce nom ; il me rappellera toujours ma vie laborieuse à la ferme de Michel ; il sera un enseignement.

— Je te donnai ce nom avec intention, chère enfant, dit la comtesse; d'abord il fallait cacher le tien, et puis *Sylva*

veut dire forêt, m'avait-on appris dans ma jeunesse, et nous nous enfuîmes, une nuit, de ma terre des Pyrénées, à travers les bois.

On sonnait à la grand'porte d'entrée. C'était l'heure du facteur.

Clara courut à l'antichambre; on lui remit plusieurs journaux, plusieurs brochures et deux lettres : l'une était insignifiante, l'autre portait le timbre d'Arles... elle était de Michel.

Sylvanie jeta un cri de joie, et madame de Meillan, à qui la lettre était

adressée, donna à ses filles la permission d'ouvrir cette lettre et de la lui lire.

Clara se chargea de ce soin.

La lettre était déchirante par le sentiment de tristesse profonde qui l'avait dictée.

Jusqu'à ce jour, Michel avait espéré qu'on retrouverait sa fille adoptive aux environs d'Arles ou en Languedoc : il avait surtout espéré que Sylvanie reviendrait d'elle-même aux Tamaris.

Le bon Michel reculait de jour en jour

la terrible nouvelle à annoncer à madame de Meillan... mais le devoir parlait : le loyal fermier s'y résignait et envoyait à la mère de Sylvanie les tristes détails qu'il eût voulu lui épargner au péril de sa vie.

— Sylvanie complètera cette lettre, ajouta la comtesse, dont les yeux brillaient de larmes, en nous racontant sa fuite des Tamaris (un jour je lui en demanderai la cause véritable), et en nous racontant aussi ce qu'elle a souffert dans la retraite, livrée à tant de périls au milieu de ce Paris qui n'est hospitalier que pour la fortune.

— Ma mère, répondit Sylva, avant toute chose, répondons à Michel. Je me charge de ce soin à l'instant même, si vous le permettez. O ma famille de la ferme, quel chagrin je vous ai donné !

Elle suivit Clara dans une chambre voisine.

Madame de Meillan demanda la femme de chambre et se retira dans son appartement, annonçant à ses gens qu'elle aurait le soir même une bonne nouvelle à leur apprendre.

IX

Pendant l'orage.

Vers les trois heures de l'après-midi, un vent brûlant soufflait sur Paris et soulevait des tourbillons de poussière dans les grandes rues et sur les boulevards.

Des nuées s'amoncelaient au-dessus de

la ville et formèrent bientôt une sombre coupole que lézardaient par intervalle des éclairs blafards.

Le tonnerre grondait sur divers points de l'horizon ; quelques gouttes de pluie tombaient çà et là sur les dalles qu'elles tachaient comme de la poix.

L'air était lourd, embrasé.

Chacun cherchait un abri, livrant la ville à la puissance de l'orage ; Paris, dans ces moments-là, ressemble à une cité qui attend un bombardement. Le silence succède au bruit, la solitude à

l'animation de la foule. La nuée règne et gouverne, portant dans ses flancs cette foudre souveraine, la dernière raison de la nature, bien autrement formidable que cet *ultima ratio regum* gravé en lettres de bronze sur les canons, et dont la logique et la puissance ne sont bien souvent qu'une orgueilleuse vanité.

Au moment d'une grosse pluie d'orage, la peur semble emporter toutes les voitures.

Les plus mauvais chevaux deviennent d'excellents coureurs.

Un fiacre égale en vitesse un coupé d'ambassadeur.

La peur donne des jambes, c'est son privilége exclusif.

En voulez-vous une preuve? Mettez-vous à la fenêtre aux premières clameurs de l'ouragan, ou bien encore aux premiers cris d'une émeute.

J'en suis désolé pour la dignité humaine ; mais, en ce monde, les poltrons sont en majorité. Avis aux hommes de cœur qui veillent au *salut de l'empire.*

Au moment où la pluie commençait

à tomber par torrents, un homme descendait d'une voiture de place et frappait à la porte cochère de l'hôtel habité par madame de Meillan.

C'était M. Robert.

— Monsieur le concierge, dit-il au portier, je viens de la rue Saint-Lazare, numéro quatre-vingt-quinze; on m'a adressé ici.

Je désire parler à une jeune fille ouvrière en broderie qui se trouve en ce moment chez une dame, votre locataire.

— Voyez au pavillon sur le jardin, répondit le concierge.

M. Robert trouva un domestique en livrée dans le passage.

Il lui demande à parler à la jeune fille en question.

Le domestique se hâta de prévenir mademoiselle de Meillan.

Celle-ci donna l'ordre d'introduire le visiteur dans le grand salon au rez-de-chaussée.

M. Robert, assis dans un fauteuil, n'attendit pas longtemps.

Clara ne tarda pas à paraître dans le salon.

Le jour était sombre ; à peine distinguait-on les traits du visage de l'inconnu.

Il salua avec une extrême politesse, et s'adressant à Clara :

— Je crois, dit-il, que vos gens m'ont mal compris mademoiselle. Je suis loin de me'n plaindre, mais vous me permet-

trez d'insister pour voir un moment l'ouvrière qui est chez vous en ce moment; j'ai à lui donner quelques nouvelles qui l'intéresseront.

— Monsieur, répondit Clary, cette jeune personne termine une lettre en ce moment; la poste pour les départements part dans trois quarts d'heure.

— J'attendrai, dit M. Robert en reprenant sa place après avoir vu Clara qui s'asseyait devant un magnifique piano.

— Est-ce que vous me permettez?...

reprit mademoiselle de Meillan en s'adressant au nouveau-venu.

M. Robert s'inclina en disant :

— En vérité, mademoiselle, on ne saurait être plus bienveillante. Si je l'avais osé, je vous aurais humblement demandé ce que vous voulez bien m'accorder si gracieusement.

Et, se renversant dans le fauteuil, il prêta une attention extrême aux préludes dont Clara déroulait sur le clavier les riches harmonies.

Mademoiselle de Meillan avait ce

qu'on appelle dans le monde un beau talent.

Dans son jeu, si admirablement perfectionné du reste, c'était l'âme qui dominait surtout; la forme n'était qu'un moyen de révélation : l'art aidait à la pensée.

Clara avait atteint ce degré d'élévation si rare, si peu compris, par intuition, par ses instincts éminents; elle sentait beaucoup mieux la musique qu'elle ne la savait; tout en étudiant beaucoup, elle avait bien plus deviné encore.

Voilà pourquoi elle exprimait avec une perfection ravissante l'art intime de Bellini, ce grand poète de la rêverie et de la mélodie.

Devant M. Robert, elle joua un thème des *Puritains*, sans se préoccuper du goût musical de son auditeur, mais avec cette foi qui caractérise l'artiste sérieux et enthousiaste.

— Monsieur, dit-elle en finissant, je vous ai peut-être fort endormi?...

L'étranger ne répondait pas.

Mademoiselle de Meillan tourna la

tête, et elle le vit tenant un mouchoir sur son visage.

Quelques larmes avaient coulé, au chant du piano, des yeux de l'étranger.

Le triomphe de Clara était complet; elle se hâta de quitter son tabouret, salua M. Robert et sortit du salon, très-émue elle-même et presque effrayée de son succès.

Cinq minutes après, elle revint, mais, cette fois, tenant par la main la belle ouvrière.

L'orage redoublait, et, comme nous l'avons dit déjà, le salon était sombre.

M. Robert néanmoins fut frappé d'admiration à la vue de la tournure élégante de la nouvelle venue.

— Mademoiselle, dit-il, vous me trouvez fort curieux et fort indiscret, peut-être ; je suis obligé de vous demander votre nom.

— Mon nom est Sylvanie, répondit la jeune fille très-surprise.

— Fort bien, mademoiselle, reprit

M. Robert. On m'a remis pour vous une lettre, et j'ai pris l'engagement de ne la remettre qu'à vous-même, entre vos belles mains. La voici.

Sylvanie prit la lettre en hésitant.

Clara avait sonné; elle demanda des flambeaux.

Un domestique apporta sur-le-champ un candélabre à quatre bougies et il le déposa sur la table au milieu du salon.

Ce fut alors que pour la première fois (gardons-nous de l'oublier) M. Robert

eut l'occasion de voir la fille adoptive du fermier Michel.

Nous devons nous rappeler sa parfaite insouciance en fait de beauté, son peu de curiosité en tout ce qui touchait au chapitre des grâces féminines, et, en général, sa mysanthropie. M. Robert avait cependant des yeux clairvoyants, un goût exquis, une âme passionnée... mais M. Robert devait avoir sa raison d'être *sauvage*, de fuir tout rapport avec la plus belle *moitié du genre humain;* nous respecterons ce mystère.

Eh bien! à la vue de Sylvanie qui tout

à coup parut devant lui en pleine lumière, ce barbare Hyppolite, M. Robert, ne put se défendre d'une exclamation.

— Ah! ah! reprit Clara, vous vous attendiez, monsieur, à nous trouver fort laides? A merveille!

Sylvanie hésitait encore à décacheter la lettre. Elle s'adressa au nouveau-venu.

— Monsieur, dit-elle, avant d'ouvrir ce billet, je désirerais connaître le nom de la personne qui me le remet. Je n'ai

pas hésité moi-même à vous dire mon nom.

— Mademoiselle, vous avez tous les droits du monde à savoir qui je suis, reprit M. Robert d'une voix émue et sans pouvoir détacher son regard de la jeune fille.

Il se nomma.

Sylvanie s'approcha des bougies, ouvrit la lettre, la lut rapidement, et dit à mademoiselle de Meillan :

— De grâce, lisez à votre tour.

Clara nous permettra de regarder le billet par dessus son épaule ronde et blanche, et de lire en même temps qu'elle les trois phrases suivantes qui composaient toute la lettre.

« On vous avait calomniée, admirable
» Sylvanie, et je demande mon pardon
» à genoux. Je me suis battu à l'épée, ce
» matin, avec M. le duc de Candore qui
» m'a blessé, et que j'ai blessé à l'épaule.
» M. Robert, ami de M. Bernin, notaire,
» vous remettra ce billet; je viens vous
» supplier d'écouter ce que M. Robert a
» à vous communiquer.

« Olivier. »

— Eh bien ! dit Clara en regardant sa sœur. Voilà un billet signé Olivier, et un ambassadeur que l'on nomme M. Robert. Voyons, Sylvanie, tirez-vous de là.

— Je suis d'avis, reprit-elle, qu'avant toute chose, monsieur Robert ait la bonté de porter lui-même le billet à la maîtresse de la maison, et de lui communiquer tout ce qu'il a à me dire.

— Devant vous, mademoiselle, demanda M. Robert?

— En particulier, monsieur.

— Mais, mademoiselle...

— Je remplis un devoir, monsieur Robert.

Et, lui remettant la lettre ouverte, elle le salua avec une dignité charmante, et quitta le salon.

— Monsieur, reprit Clara, Sylvanie a raison, vous devez le comprendre. Permettez-moi d'aller prévenir ma mère de votre visite.

Ainsi, M. Robert, cet homme si énergique, d'une volonté si puissante, d'une indépendance si jalouse de ses droits, M. Robert se voyait obligé d'accepter la position que lui dictaient en ce moment deux ravissantes jeunes filles.

Il cédait à l'ascendant de la grâce, au rayonnement de la beauté.

Il était venu avec la résolution prise de ne parler qu'à Sylvanie : il était entraîné malgré lui à aller communiquer ses plans secrets à la maîtresse de ce lo-

gis, une femme qu'il n'avait jamais vue, dont il ignorait même encore le nom.

— Vraiment! se disait-il à lui-même, voilà qui est étrange! je sors de mon caractère... Il a fallu plier devant ces deux belles enfants, accepter et se soumettre. Mais je ne me reconnais plus... Et puis, quelle singulière émotion m'a gagné en voyant Sylvanie? Quels traits, quelle expression, quel son de voix!... J'ai cru, quand elle était là, revoir un rêve chéri, et depuis longtemps disparu... Allons! allons! folie! Ah! l'âme

la plus énergique peut donc faiblir quelquefois!... Mon parti est pris.... Sortons. Je chercherai à voir seule cette jeune fille qui, après tout, n'est pas une reine pour moi, malgré son grand air et sa gracieuse majesté. Sortons.

Une porte s'ouvrit, Clara reparut.

— Entrez, monsieur, dit-elle ; ma mère est charmée de vous recevoir.

— Mais, mademoiselle, je ne sais vraiment si je dois...

— Entrez, monsieur; ma mère vous attend.

Contrarié au dernier point, mais vaincu, entraîné, M. Robert suivit Clara dans l'appartement de madame de Meillan.

La jeune fille l'annonça, sortit et referma la porte.

La comtesse était debout au milieu de la chambre; elle salua l'étranger qui parut assez embarrassé.

Elle lui indiqua de la main un fauteuil,

M. Robert s'assit. Mademoiselle de Meillan prit un autre fauteuil à quelque pas de là, et se plaça près d'une console d'acajou, le coude appuyé sur cette table.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Imp. de Munzel aîné, à Sceaux (Seine),

> Et tout ce que du sort la maligne fureur
> Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères et ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait point aujourd'hui à Œdipe de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, et d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de Corneille disent beaucoup plus :

> Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père,
> Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de Sophocle sont d'un déclamateur, et ceux de Corneille sont d'un poëte.

Vous voyez que, dans la critique de l'*OEdipe* de Sophocle, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les temps et de tous les lieux : les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations, sont des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, Sophocle ait surpris l'admiration de son siècle : l'harmonie de ses vers et le pathétique qui règne dans son style ont pu séduire [illegible] Athéniens, qui, avec tout leur esprit et toute [illegible]se, ne pouvaient avoir une juste idée de la per[illegible] [illegible]n art qui était encore dans son enfance. [illegible] touchait au temps où la tragédie fut inventée : [illegible] contemporain de Sophocle, était le premier qui [illegible]é de mettre plusieurs personnages sur la scène. [illegible]mes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière [illegible] premières découvertes d'un art, que des beautés [illegible] achevées lorsque la perfection nous en est une fois [illegible] ainsi Sophocle et Euripide, tout imparfaits qu'ils [illegible] autant réussi chez les Athéniens que Corneille et [illegible] parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant [illegible] tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs : [illegible] leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; et il est à croire que, s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois : leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés ou méprisés, mais je crois que cet oubli ou ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus, sans doute; et, s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

Euripide surtout, qui me paraît si supérieur à Sophocle, et qui serait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un temps plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on pas avoir d'un poëte qui a prêté des sentiments à Racine même? les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide, dans son inimitable rôle de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage :

> Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
> . . . . Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?
> Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
> Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'usage.
> Œnone, la rougeur me couvre le visage;
> Je te laisse trop voir mes honteuses doule[illegible]
> Et mes yeux, malgré moi, se remplissen[illegible]
>
> PHÈDRE, I

Presque toute cette scène est traduite d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le [illegible] par cette traduction, s'imagine que la [illegible] soit un bon ouvrage : voilà le seul bel e[illegible] die, et même le seul raisonnable; car c[illegible] cine ait imité. Et comme on ne s'avis[illegible] ver l'*Hippolyte* de Sénèque, quoique Racine [illegible] cet auteur toute la déclaration de Phèdre, aussi [illegible] pas admirer l'*Hippolyte* d'Euripide pour trente [illegible] rante vers qui se sont trouvés dignes d'être i[illegible] plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des scènes entières [illegible] rano de Bergerac, et disait pour son excuse : « C[illegible] » est bonne; elle m'appartient de droit : je [illegible] » bien partout où je le trouve.

Racine pouvait à peu près en dire autant d'Euri[illegible]

Pour moi, après avoir dit bien du mal de Sophocle, [illegible] suis obligé de vous en dire tout le bien que j'en sais : différent en cela des médisants, qui commencent toujours par louer un homme, et qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être sans Sophocle je ne serais jamais venu à bout de mon *OEdipe*; je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte : celle du grand-prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui; la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que, comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes : et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espèr[illegible] vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV,

CONTENANT LA CRITIQUE DE L'OEDIPE DE CORNEILLE.

Monsieur, après vous avoir fait part de mes sentime[illegible] sur l'*OEdipe* de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille. Je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique français que le grec; mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'*OEdipe* de Corneille, et [illegible] ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains [illegible] vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me rep[illegible]chiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que [illegible] hasarde ma censure; et je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*OEdipe* par le nom de l'auteur, et non par l'ouvrage même, et qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

Corneille sentit bien que la simplicité ou plutôt la [illegible]resse de la tragédie de Sophocle ne pouvait fournir l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se tr[illegible] fort lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autr[illegible] avec succès par Sophocle et par Euripide, l'*OEdipe* [illegible] *Philoctète*, l'*Électre*, l'*Iphigénie en Tauride*, sont des [illegible] jets heureux et aisés à manier : ce sont les plus ingrats [illegible] les plus impraticables, ce sont des sujets d'une ou de d[illegible] scènes tout au plus, et non pas d'une tragédie. Je sais q[illegible] ne peut guère voir sur le théâtre des événements plus [illegible]freux ni plus attendrissants; et c'est cela même qui re[illegible]

…cile. Il faut joindre à ces événemen… préparent : si ces passions sont trop … le sujet ; si elles sont trop faibles, elles lan… il que Corneille marchât entre ces deux ex… il suppléât, par la fécondité de son génie, …atière. Il choisit donc l'épisode de Thé… quoique cet épisode ait été univ…sel… quoique Corneille eût pris dès long… …bitude d'avouer ses fautes, il ne re… celle-ci ; et parce que cet épisode était tout …n invention, il s'en applaudit dans sa préface : …fficile aux plus grands hommes, et même aux …es, de se sauver des illusions de l'amour-

…ouer que Thésée joue un étrange rôle pour un milieu des maux les plus horribles dont un peu… … accablé, il débute par dire que,

…e ravage affreux qu'étale ici la peste,
…absence aux vrais amants est encor plus funeste.

…parlant, dans la troisième scène, à Œdipe :

Je vous aurais fait voir un beau feu dans mon sein,
Et tâché d'obtenir cet aveu favorable
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
. . . . Il est tout vrai, j'aime en votre palais :
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Isménc ;
Elle tient même rang chez vous et chez la reine ;
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux…

Œdipe répond :

Quoi ! ses yeux, prince, vous ont blessé ?
Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.
Ma parole est donnée, et je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone est parfaite, Ismène est admirable :
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles sont l'une et l'autre un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais. . . . . . .
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Il faut avouer que les discours de Guillot-Gorju et de …abarin ne sont guère différens.

…endant l'ombre de Laïus demande un prince ou une … de son sang pour victime : Dircé, seul reste du … de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son …re ; Thésée qui veut mourir pour elle, lui fait accroire …'il est son frère, et ne laisse pas de lui parler d'amour, …algré la nouvelle parenté :

J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas. . . .
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire ;
…est l'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire ;
…, pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

…pendant, qui le croirait ? Thésée, dans cette même …e, se lasse de son stratagème. Il ne peut pas soutenir long-temps le personnage de frère ; et, sans attendre le frère de Dircé soit connu, il lui avoue toute la feinte, … remet par là dans le péril dont il voulait la tirer, en …isant pourtant que

. . L'amour, pour défendre une si chère vie,
…Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin lorsque Œdipe reconnaît qu'il est le meurt… Laïus, Thésée, au lieu de plaindre ce malheureux … propose un duel pour le lendemain, et il épouse Dirc… fin de la pièce. Ainsi la passion de Thésée fait tout le … de la tragédie, et les malheurs d'Œdipe n'en sont que …pisode.

Dircé, personnage plus défectueux que Thésée, pa… tout son temps à dire des injures à Œdipe et à sa mère ; elle dit à Jocaste, sans détour, qu'elle est indigne … vivre :

Votre second hymen put avoir d'autres causes :
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que, pour avoir reçu la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Quand aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. « Ce manque de respect, dit-» il, de Dircé envers sa mère ne peut être une faute de » théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre » parfaits ceux que nous y fesons voir. » Non, sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages ; mais les bienséances exigent du moins qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour Jocaste, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'Œdipe, elle n'en est pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsque Œdipe apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec Thésée, et à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'Œdipe, et avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains, bien plus condamnable en cela que Thésée, qui, n'étant point, comme lui, chargé du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant, comme il fallait bien dire, au premier acte, quelque chose du sujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième scène. Œdipe soupçonne que les dieux sont irrités contre les Thébains, parce que Jocaste avait autrefois fait exposer son fils, et trompé par là les oracles des dieux qui prédisaient que ce fils tuerait son père, et épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les dieux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé un monstre au berceau ; et vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fondement, que les dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de Laïus. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort : comment donc peut-elle croire que les dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?

Avec moins de fondement encore Œdipe répond :

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadème

faut, ne
pect, dit-
faute de
rendre
doute,
s ses per-
ins qu'une
son peu-
int dire

de ce
; The
est so
ré la r

J'ai

Il se

pend
, se
long-te
e frère
remet
sant p